

RECUEILS

Opopanax

Camille Bryen, *Opopanax*, Nantes, 1927, 24 p.

24 x 15,8 cm, in 8 broché, 14 poèmes de Bryen, 4 lithographies hors texte de Jehan Humbert

200 exemplaires ; 100 exemplaires hors commerce numérotés et signés par les auteurs

Selon l'un des textes de Camille Bryen, sa naissance en tant que poète remonte à 1930, date à laquelle il quitte son port natal, dans lequel il n'a plus d'attache, pour s'installer à Paris (cf. *Naissance du poète*, p. 108). Son premier recueil, qui n'apparaît pas dans plusieurs bibliographies, a pourtant été publié trois ans plus tôt à Nantes, ville qu'il a voulu fuir pour oublier les souvenirs des grues du port, de ses bordels, des cocktails et de l'éther (il produira un *Documentaire sur l'éther onirique* (p. 381) resté jusqu'à aujourd'hui inédit). Les textes font découvrir une ville où règne une tension extrême, dans laquelle le climat est sombre et angoissant. Le titre de l'ouvrage est d'ailleurs symptomatique de cette ambiance lugubre puisque l'opopanax (et non opopanax) est une plante herbacée malodorante.

À cette époque, Camille Briand, figure de la vie nocturne nantaise, clamait dans la rue et les bars ses poèmes, mais aussi ses chansons, dont certainement *Trois marins loin de leur navire*, (p. 220) *La Belle polonaise* (p. 222) ou encore *Bouge* (25-26). Ce dernier texte est reproduit dans *Opopanax*, qu'il a signé en anglicisant son nom en Bryen (pseudonyme qu'il conservera toujours excepté pour certains articles écrits pendant la guerre sous le pseudonyme collectif de Paul Vignes).

Le recueil, imprimé à 300 exemplaires en 1927, est illustré de quatre lithographies de Jehan Humbert, artiste qui a initié Bryen au dadaïsme.

Aucun document préparatoire à l'ouvrage n'est conservé dans les archives de l'auteur. Seuls quelques textes dactylographiés, voire des photocopies, reproduisent les poèmes d'*Opopanax*.

Leurs versions étant toutes similaires à celle imprimée (excepté *Bouge*), il est vraisemblable qu'ils aient été tapés à la machine après leur publication.

LES GRUES

Grig ! Grag ! les grues grincent
Dans leurs engrenages mal graissés
 Portant sa queue
 Tel un fanion
 De procession
 Majestueux
 Passe le chat...
Le soleil semble un crachat
 De Pacha.
Les vergues des trois mâts
 Des Échelles
Pour escalader le ciel.
Drig ! Drag ! la locomotive
 Active
Sort de la gare,
 Gare !
À l'accident banal, aiguilleur passif.
 Mon cerveau tourne dans ma tête
 Poisson rouge en son bocal.
Flic ! Flac ! Fossoyeurs d'Hamlet,
Gaziers mal payés, jouant avec le pavé.
Mon cœur sanglote
Sur de vieux souvenirs
Comme une horloge de l'enfer.
O pourquoi veux-tu Brune Fille
L'emporter dans l'ombre stagnante
De tes yeux si glauquement verts.

BOUGE

Les marins sont saouls
Sont saouls de vin rouge.
Chantez bons marins

Dans l'ombre des Bouges.
Héros s'ignorant
Êtres jamais veules.
Fumez bons marins
Vos chers « brûle-gueule ».
Des pensées pensées
Dans les tintamarres
Des tristes pensers.
Larguez les amarres
Lorgnez cœur battant,
Dansez les femelles,
Cœur battant, lorgnez
Leurs lourdes mamelles.
Sous le jupon court
Lascif et bravache
Sous le jupon court
Vos malheurs se cachent.
Car si pauvres gars
Vous larguez vos poches
Plumés vous serez
Comme coqs en broche.
Les marins sont saouls,
Sont saouls de vin rouge
Laissez bons marins
Vos sueurs dans les bouges.

LUPANARS

La lueur rouge des lupanars
Par les portes entrebâillées
Éclairent les rues tortueuses
Où les Laïs vendent leurs corps.
 Numéros lumineux
 Pianos mécaniques.
Ils jouent tous « Mon Paris »

Défilé de marins retour d'Afrique
ivres du souvenir des tièdes écrins roses.
Soldats en garnison qui passent en riant
niaisement et en se poussant du coude,
petits employés aux fantaisies mensuelles.
Pourquoi tant de passants dans les rues, ce soir.
J'entre. Une femme s'est assise sur mes genoux,
son corps a conservé les parfums
de son dernier accouplement.
Un collégien dans le fond de la salle,
(à cause des agents des mœurs)
se meurt dans les bras d'un bébé rose.
Bock imbuvable. Debout,
je paye une femme souriante.
Je suis absorbé par l'escalier torturant,
en vis et vomi dans une chambre de fille.
Petit cadeau. Exercice horizontal,
caresses vagues.
Sonnerie de la patronne signifiant la fin
des évolutions mercenaires.
Singeries de l'amour,
en cinq minutes à vingt francs le spasme,
plus les faux frais.

DÉAMBULA

Le fleuve tel un avare entraîne l'or tombé
des lampadaires électriques.

Aux devantures des pâtisseries, les enfants ont
surpris le rire des éclairs au chocolat.

Personne sur la place du village, qu'un
rouquin sportif sur une bicyclette verte.

SYMPHONIE EN OUAC MAJEUR

Lorsque je t'ai vu arpentant l'asphalte
J'ai senti mon cœur qui poussait un couac
Tu faisais très fille avec tes savates
Mais ton œil brillait comme un tomahawk.

Tu ouvris la porte ainsi qu'une boîte.
Mes sens devant toi dansaient le Cake-Walk
Et je t'ai suivie dans l'épais cloaque
Où tu allais légère comme une ouate.

Ah ! dans cette chambre, quel bric-à-brac
On voyait à terre, bouteilles et brocs.
Aussitôt couché sur ton lit de roc,
Je sentis surpris que j'avais le trac.

Ô ! de cette nuit, t'en souvient-il Agathe.
Nuit d'amour plus douce qu'en Sarawack.
Quand je te revois arpentant l'asphalte,
Je ressens mon cœur qui repousse un couac.

LE RAT DE BIBLIOTHÈQUE

Il était un rat de bibliothèque
Aux rondes lunettes roses
Et qui tuait avec l'inconscience
D'un anthropopithèque
Dans sa barbe rouge ses poux moroses,
Ses tics et ses lectures
Lui faisaient dire des mots rosses.
Il dînait dans un petit restaurant de la ville,
Il ne voulait jamais que l'on mît du persil
Sur son tendre rumsteack.
Il était très nerveux, la vue d'une chenille
Dans sa salade
Suffisait à le rendre malade.

UPERCUT

Dans le courant de mes désirs
Le pavé de tes yeux a fait plouf !
Et mon cœur a glissé vers toi,
Comme le vieillard en son pouf.
Dans la salle de cinéma de mes vices
Tes yeux clairs ont fait la lumière,
Et je veux t'aimer simplement,
Comme la première, comme la première.

VOMITORIUM

À mon ami Girolami

Des voyous entassés sur des bancs de hasard...
Des huîtres maigres, pas de citrons, en petits ronds.
Mais la sauce au vinaigre,
Un camembert désabusé se laisse aller.
Deux pensionnats de langoustines, petites mutines,
Déjà fardées par la patronne :
Une matrone qui s'y connaît en pourriture,
Sous garnitures assaisonnées et des chopines pâles gamines
sitôt livrées. – Dans ces agapes, ou tout s'attrape,
même l'acné. – Pas une nappe aux chauds
molletons, mais une éponge glisse et s'allonge :

on peut vomir sur toile cirée.

LE BON GÎTE

À l'essor des sorts,
Je suis triste comme l'hareng saur
Dans la tonne de l'épicier,
La pluie tombe donnant des névralgies.
Au ciel s'agite le sagittaire.
Une auberge abri imposé,
La salle est éclairée par un bec qui ricane.
J'accroche mon pardessus et j'essaie
De me débarrasser de mon cœur
qui se contracte comme un ressort de montre,
Décor de tables : cadavres de mouches laissées là
pour l'exemple.
Le papier des tapissiers larmoie
des pleurs de colle forte.
Des hommes parfumés d'ail et de sueurs
jouent des belotes à dix sous.
Une vieille au teint de caramel mou
me sert une imitation de grog assez réussi.
Et une fille se glisse et me dit « Viens chez moi
Il y a l'électricité et l'eau courante. »

HÔTEL

Le groom a un nez d'oiseau
Dans la cage de l'ascenseur.
Il doit vendre de la coco,
Et puis son cœur, et puis son corps.

Car ce très vieil américain,
À la face de jambon d'York,
Lorgne, d'un œil Sodomique
La prééminence idéale.

L'ATTENTE

Je l'attends, viendra-t-elle en ce petit café.
Je bois à sa santé un porto d'origine.
La fille de la patronne doit avoir une laryngite
tellement le son de sa voix est étouffé.
Soir d'hiver, pluie, brouillard.
Les becs de gaz se sont mis à pleurer
sur leur disparition prochaine.
Le pépin flirt avec la pluie et le vent
jaloux s'essaye à casser ses délicates vertèbres.
Elle va venir trempée sous son manteau,
en papier buvard.

TRISTESSE MÉTAPHYSIQUE

Tristesse métaphysique
Corde lisse de la perfection.
Accouplements stupides
Aux embarcadères des mondes
Invisibles ou supposés.
Qui a raison : de Schopenhauer
Ou de Nietzsche.
Leur esprit familial à tous deux
Leur ont fait des niches.
Pourquoi ne suis-je pas de ce troupeau
Qui ne cherche pas la route.
Si je pouvais reprendre au vestiaire de ma vie
La foi que j'y ai laissée hier.
Si je pouvais éteindre mon tourment
Près des cierges, dans les églises
Ou sonnent les clochettes
Des sacrifices séculaires,
Si je pouvais prendre l'hostie
Comme une douche pour le doute.

COCKTAILS

Cocktails américains font danser la gigue.
Cherry doux comme une figue,
Rose doux comme du Lucain.
Je voudrais toujours en sucer !
Garçon, apportez
un biberon de cocktail.
Pourquoi es-tu si belle ce soir ?
Tes jambes, symphonie en ut mineur.
Vous avez une nuque
à ressusciter un eunuque.
Viens valser, tu flotteras à mon bras
comme un drapeau de consulat.
« United States America »
Ah je ripaille !
Ah je ris paille
en main.
Mon caractère s'aigrit,
Regarde ce nègre y
s'plaint.
Garçon apportez des chaises...
Vous fermez... que je suis malaise.
Tu as trop bu de Rose
Et de cherry.
C'est ton ami Gustave
Qui t'as mis gris.
Réverbères. Reverberéz.
Vos clartés d'apothéoses,
Tournez la ronde grandiose.
Agent, sois indulgent
Pour l'ivrogne tangeant.
Becs de gaz pour l'homme saoul.
Les égouts se tendent
Parce que j'ai le cœur tendre.
Chaleur de Novembre ou d'Août,
Les égouts se tendent
Becs de gaz pour hommes saouls.

Mon cœur semble une serviette
éponge imbibée d'alcool.
Dire que ces liquides à qui vont mes respects
Viennent des États-Unis très secs.

INSOMNIE

à Pierre Larocque

Tic-tac de ma pensée. Dormir ! Dormir !
Des odeurs s'exhalent des sales ruisseaux
Et remontent en spirales
Par ma fenêtre ouverte.
Le matin a réveillé les marchands
Des quatre-saisons aux voix de phonographe
À rouleau « Édison ».
Rode la mort ouatée.
Le banquier a glissé sur une peau d'orange.
Des punaises masochistes
Dans les fentes du parquet,
Jouissent d'insecticides.
Les laitiers montent
Les escaliers sombres
Ils rythment sur leur boîte à lait
Des marches funèbres.
Tic-tac ! Dormir !

Expériences

Camille Bryen, *Expériences*, Paris : éditions de l'Équerre, 1932, 30 p.

16 x 21 cm, in 8 broché, 22 poèmes de Bryen, Illustrations hors texte de Bryen et 2 compositions de Manon Thiébaud

1 exemplaire unique avec originaux : dessins et manuscrit ; 50 exemplaires numérotés de 1 à 50 sur Japon blanc avec 2 dessins ; 450 exemplaires sur Alfax teinté numérotés de 51 à 500 avec 2 dessins

Avec son second recueil, dont le titre est tout à fait explicite, Camille Bryen en est au stade des « expériences ». Il écrit quelques années plus tard un texte, apparemment resté inédit jusqu'à aujourd'hui, dans lequel il présente son ouvrage : « Quiconque cherchera dans mon livre autre chose que des expériences peut être sûr de l'insuccès. Je ne fais pas encore ni de l'art ni de la littérature. »

L'heure est donc aux expérimentations de toutes sortes : collages, jeux de mots, poésie phonétique et automatique... Camille Bryen s'essaie à différents genres littéraires mais aussi graphiques, illustrant l'ouvrage de plusieurs dessins et compositions. Il expliquait ainsi sa démarche à Jean Grenier : « En 1932, j'ai publié *Expériences* : dessins, collages, graffiti et poèmes, dont les textes étaient découpés typographiquement. L'accent était sur le faire et non pas sur la signification et la représentation qui pour moi n'avaient qu'une valeur de reportage et rien de plus. » (cf. entretiens avec Jean Grenier, p. 519)

Un bulletin de souscription confirme qu'un premier projet d'édition de ce recueil de poésie date de 1930. *Expériences* devait alors être illustré par le peintre Henri Leray d'Ouessant et publié à Nantes par Julien Moreau, aux éditions Delta. Parmi les nombreux documents préparatoires conservés dans les archives de l'auteur, la maquette du premier projet indique que le recueil devait comprendre huit reproductions de Leray d'Ouessant et quatorze poèmes de Camille Bryen (FF 843). L'éditeur lui écrit le 24 juin 1930 : « Si l'ensemble de votre recueil ressemble aux fragments que vous m'avez adressés, *Expériences* pourra facilement se placer auprès d'un certain public » (FF 841). Bien que l'on ne sache pas de quels extraits parle Julien Moreau, la maquette précédemment citée permet de connaître la liste des poèmes prévus : *L'Enfant à la balle*, *Monsieur Benoît*, *Tristesse Métaphysique*, *Vide*, *Fontaine*, *Mains coupées*, *Aquarelle*, *Enfances*, *Restaurant*, *Châtiment*, *Poursuite*, *Mannequins*, *Métromanie*, *Déambula II*. Un ensemble de manuscrits (écrits au dos de bulletins de souscription au Consortium Financier des Remisiers en Province, non datés) donne une sélection presque similaire (*Tristesse* et *Faits divers* sont rajoutés) (FF 849/1-12). (Les poèmes qui n'ont pas été introduits dans l'édition définitive d'*Expériences* sont présentés dans les inédits).

L'ouvrage fut finalement édité deux ans plus tard par L'Équerre, à Paris, où Camille Bryen s'était depuis installé. *Expériences*, tiré à 500 exemplaires, se compose de vingt-deux poèmes hors texte, dont seulement six devaient paraître dans le premier projet. Le livre est illustré de deux compositions de Manon Thiébaud et de plusieurs collages de l'auteur.

L'ENFANT À LA BALLE

Sur le mur d'un vieux jardin
Une adolescente Charlotte
Jouait, avec charme badin
À la ballotte

Ô ma belle
Anubile
Rebelle
À mon amour habile

Une bouche de fruit mûr
Déjà le sourire femme
Je sentais sur le vieux mur
Qu'elle jouait avec mon âme

Ô ma belle
Anubile
Rebelle
À mon amour habile

Je l'appelais Lotte vint
Je lui offris une pomme
Et puis je frôlais ses seins
Pour voir s'ils étaient bien comme

Ô ma belle
Anubile
Rebelle
À mon amour habile

Elle rougit éperdument
Et j'ai vu fuir ses bas roses
Elle allait dire à maman
Que Monsieur voulait des choses

J'ai dû quitter le jardin
À cause d'une Charlotte
Qui jouait avec charme badin
À la ballotte

MÉTROMANIE

Métro du soir

Espoir

Pour le pêcheur

Des lignes

Surchargées

À quel jeu jouez-vous

Boules élastiques

Des corsages très serrés

Jambes des girls d'Amérique

Sur le fil tendu de mes pensées

Avec odeur de citron et des parfums

Bon marché

Jambes

Ambre

Cendre

Je revois les bas clairs

De cette même fille

Hier lisant les Fleurs du Mal

Avec un chien dans la poitrine

C'est la fausseté virginale

Bilitis des grands magasins

Mais non elle est descendue depuis longtemps

Et tu manqueras toutes tes correspondances avec

Tes manies de littérature

POÈME POUR PHONO

Na - NI - VA - NE - O - SAILLI CA - RO - CIL - QUE

NA - NI - VA - NE - O - SA - NI - DA - NI - ESSE

LI - TO - RI - TA - SA - NE - O - DI - CI - CA - RO - CIL - QUE

GA - GI - SO - LA - MI - NA - ONI - ON - MI - LON

VI - CAN LA - NE - O - RA - NI - PA - NI - OC

LI - LAN - VI - OC - NE - O - LOR - SI - LA - NI - OC

DI - DO - CA - NE - I - LO - RA - DO - LI - ON

NA - NI - VA - NE - O - SA - ILLI CA - RO - CIL - QUE

NA - NI - VA - NE - O - SA - ILLI DA - NI - ESSE

ÉLÉVATION

Sauvé d'elle sauvé d'eux sauvé d'où

L'échelle n'a pas de dernier degré

Plongeant dans un ciel mal gris mal bleu

Forme gantée de vapeur tiède

Les nuages pendaient linges aux cordes

Boule blanche l'esprit a perdu la boule

Les oiseaux fermaient leurs ailes en peluche

Il neigeait des fleurs de miséricorde

Je pouvais cueillir des étoiles

Qui se tordraient poissons dans mes paumes

Mais comme s'ouvrait la porte jaune

Trois fois j'entendis chanter le coq

VIDE

Cage, bâton blanc de l'agent de service

Empêchez les autos de me sauter dessus

Mais qui empêchera le poids de tes seins Miss Lulu

De faire basculer mon esprit dans leur vice

La patte d'araignée rebrandit une lettre

Partout la nuit aux vitres met ses papiers de soie

L'heure est de mastic et tout cela peut-être

D'avoir vu dactyler l'araignée de tes doigts

Tranquille, mon désir s'écoule sous les arches
Un peu d'humide aux lèvres et c'est tout, je le jure
Car je sais que vous n'êtes qu'une chose qui marche
Les soirs sont si pareils sans les littératures

C'est jeudi, les enfants aux ballons rouges réclames
S'en vont suspendus comme à des idéaux
Seins qui crevez aux ciels, hochets fusées cerveaux
Pour le regard mongol de la une avec palme

AMOUR POITRINAIRE

Il avait des bacilles de Koch
Plein ses crachats
Et dans sa poitrine, des contre notes
D'harmonicas
Avec des mots, il faisait des échelles
Mais un soir vint qui coupa les ficelles
Un regard mauve lui fit rebander ses instincts
Alors les fausses couleurs
Rentrèrent au magasin
Mais comme la toile était plus impressionnable vu son cas
Il ne fit plus que d'écouter l'harmonica

ADOLESCENCE

Les trains passent sur la voie mais je n'ai
Que des tickets de quais
Je n'oserai jamais monter en voiture
Maintenant les trains ne passent plus
Il y a sur la voie une lumière rouge
Je suis celui qui reste dans la salle d'attente

Le regard de la fille a cassé les
Vitres et j'ai vu clair en moi-même
Où sont les marchands de bons souvenirs
D'enfance, où sont les marchands de péchés ?
Ce n'est que par eux que je puis vivre
Cette fille avait des yeux troubles
Des yeux de pêches
Du mercure dans le regard
Je sus plus tard que son ventre élastique
Portait le signe du démon
Et qu'elle avait une combinaison tendre
Mais je chercherai autre part les signes

Pharmacien aux yeux de chat siamois
Les mains lissant les bocaux de couleur fade
Sers-moi de l'éther pour détacher mon âme
(Elle en a besoin.)
La clé de la quatrième dimension pour
3 fr. 50
La pluie et le soleil, le chien le plus fidèle
Le chat le plus sauvage
Les saints et les seins et les sens interdits
Fermez le robinet des lieux communs
Éther transparent vert et solide
D'espérance spatiale (ô littérature)
Rythme réel d'où Dieu ne peut nous chasser

Sortie de secours vers le mauvais ciel
Porte ouverte dans les escaliers de la tour, etc.
Revenez être simples aux gestes ouatés
S'usant sur mon corps sans sexe s'aimantant
En boule vers l'acte tranquillement insexué
Et demain reprend la fille de la caserne
Mais tu me donneras la fièvre et je serai
Aveugle et sourd
J'ai connu jadis un enfant qui brûlait
Les papillons après leur avoir arraché les ailes

CINZANA

Les mains montent les escaliers
Ce sont les mains coupées des petits enfants
et Barbe-Bleue les attend en son cadre
de bois de cèdre

L'auto s'arrêta il ne pouvait pas
toujours aller et son moteur
hoquetait comme un enfant de
moteur qui aurait mal

Vois dans mes yeux comme tu es
blanc me dit Cinzana
Ce n'est pas étonnant l'idée du
regard des mains coupées cristallise

autour de moi la peur
La peur violette donc violente
et qui entre en moi malgré mes
feux croisés de préjugés et de logique

RESTAURANT PRIX FIXE 5,75

Dans ce restaurant à prix fixe quand vous demandez
Un bœuf mode le garçon vous apporte de l'oseille
Un Botticelli descendu de sa toile
Se pâme entre un vieillard incorrect
Et un jeune crétin aux oreilles décollées
Quels rapports entre le rythme des
plaisanteries du vieux birbe et le
balancement des seins de la peinture
Il y eut une discussion géographique à
propos des flancs de Bretagne le
mal inspirant les mots mais signe

des temps une jeune veuve s'étant
baissée pour replacer la boucle de sa
chaussure son ami fit voler longtemps
au-dessus de sa tête son voile de deuil

HÉLICOÏDAL

Le soir des râles
des rails déroulent
dans ces soirs très drôles
le ruban des foules

Vierge aux yeux trop clairs
les mouvantes clés
des pays enclins
à la liberté

Renoue ce foulard
où meurt ce fou l'art
qu'a trop arboré
l'émouvant boulevard

AVORTER DÉPART

Bouteille fêlée
à devoir y boire
aux cieux cannelle
des vieilles histoires

Minutes pression
C'est le faux départ
Dans les processions
Des quais en brouillard

Mais les vieilles lèvres
 et les vieux aimants
 trahissent mes fièvres
 de bain de
 SOLEIL

UN SOIR au bout du jour
 j'allais au bout du monde
 AVEC DES MOTS DÉMENTIS
 SIFFLANT DANS TOUS LES SENS
 8. 8 8 je suis
 en ci
 fic
 que
 des
 clous rouillés
 d'orgueil
 M
 2010
 A
 à mon
 sur
 mon monde et mon Dieu

LE LAMA DE MONTPARNASSE

L'alarmant lama de Montparnasse
 aux gestes en angles
 son regard raye les vieilles expériences
 ouvre l'autre volet du paysage
 Lacs Bocaux Pansements
 JE SENS L'angle raide des lèvres

JE NE SENS PAS avec une pointe rouge
 la cigarette
 As-tu bien brûlé ce soir
 l'huile des dernières lampes
 Qui baisait les lèvres lourdes d'un
 américain de passage ?

LES CLAMOURS DE LA MORT

OUVRE LA PORTE DE L'ARMOIRE À GLACE
 OÙ SE MEURT GLADYS
 IL FAUT OUVRIR LA PORTE SUR L'ARMOIRE
 OU SE MEURT GLADYS QUI SE GLACE
 SUR LA MOIRE OU LA MORT GLACE GLADYS
 QUI S'AMOURE
 SUR GLADYS OU L'AMOUR MEURT DE LA MOIRE
 GLACÉE DE GLADYS
 SUR LA MOIRE OU GLADYS EST MORTE
 DE L'AMOUR DE LA PORTE QUI SE GLACE

Dans une rue froide le bruit de ses pas dans
 ma tête vide
 Une goutte de son mystère sur un mur
 L'odeur de son sourire vert imprégné
 et tous les souvenirs ridés avec des barbes
 fluviales disent dans l'ombre vieille de la
 maison.

RIEN PLUS RIEN.

L'R grandit et danse me prend par la main
 R sait danser des javas
 Il y a des regards de casquettes
 Des foulards autour des becs de gaz
 ricaneurs. Assez la rue est en
 accordéon.

Il poursuit la connaissance de l'é
De l'éternel poisson blanc

LE FILET D'ACIER POUR LE PRENDRE
N'EST PAS ENCORE INVENTÉ

La prose approximative
Les mots carapaçonnés
Les couteaux de l'analyse
Dissection vocabulée
Pendent aux ceintures glauques
De ce complet sur mesure
Stylets pour ouvrir les portes
Des éclatantes blessures

AMOUR QUE MULTIPLIE 3

Mort cet amour violet sous les volets
Des mensonges longs comme des papillotes
Mort dans les défécations dans les fornications
Mort vous dis-je
 Avec l'horloge et l'éléphant
Ses cheveux sciés à la garçonne
Son regard en noir animal
 C'est un piège
Eau coulante de cet amour
 Revolver au poing elle impressionna
 L'eau-forte
 C'est un piège
Noir manque
 Soir manque
 Amour âme ourse assez
Ces ces ces c'est un piège
Il n'y a pas de prodiges vous dis-je sous la tige
Il n'y a pas de neige de siège seins en liège
 C'est un piège

L'automobile l'hôte au mobile
La bile et la bille la belle et la bête
 La bête et ses embêtes
 C'est un piège
Piège à loups piège andalou piège à Loulou
Que l'on loue coulon loue le cou le coupable avec un
Grand C en décolleté en D colle T
Dansez les cierges et les Noël en
Stucs et les Noël en bois d'ananas sur
Les toits des maisons des raisons et
Des torticolis
 Nungesser et Coli
Meurs rumeurs je m'enrhume dans la rue
Et le rut et le rhum Négrita m'aigrit
 Taratata
Colle forte il va fort c'est Guilbaud
Lavabo c'est pas beau
Ô le bidet du boudet mais le bidet
 De l'idée quelle idée
Boules de neige des arpèges de Nadiège
Levons le siège
Car je ne suis pas dupe de la huppe
ou de la houppe à coudre à foudre à
découdre vive le roi mais le droit
à la machine à coudre
 C'est un piège

MANNEQUINS

Vos yeux aux cils naturels
Glissent des jetons de suicides
Et vos mains aux ongles en fleurs
Renouent d'anciennes énigmes

Vos longs doigts jaunes
Pour retrouver des enfances

C'est l'eau fraîche de tes mains
Tout un matin sur mon front

Même il y avait la mer
Les volets battaient des ailes
Et le soleil enfonçait
Son coin jaune dans le mur

ÉVOQUER LES DISCOBOLES

Le chemin perdu dans sa chambre cheminée
Paul phonographe jouait des musiques fortes
Le disque peut et veut l'en avant de la
polka les lilas blancs
Il est venu 3 filles 3 filles matinales
sur le bois de l'escalier qui donnent sur
la porte logique
La première avait des yeux punaises
la seconde un cœur mappemonde
la troisième un mauvais système
C'est beaucoup 3 femmes pour un Paul
tout seul
Elles étaient découpées dans le
catalogue du grand bon marché
Non, elles étaient en fil de fer
point point en fille de chair avec des
corps comme des montagnes russes
Sais-tu jouer au billard japonais
dit l'une
As-tu violassé ta Grand-mère
cierge de cimetière dit l'autre
Connais-tu Miracopoulos le vendeur
de sexe dit la troisième
Pour échapper à ces femmes ou pour les
écharper Paul hausse les épaules ou Paul
Elles veulent me m'aimer elles veulent

me mourir par l'en avant de la polka
des lilas blancs
Paul se sauvera en voyageant
vers les pôles
Vivantes loin de son crâne
Elles viendront quelquefois vous voir
mes petites chéries

elles s'appelleront
Gertrude
Jacques Lévy

et la dernière
n'a pas de nom c'est l'éternelle suffragette
anglaise si maigre si araignée si cierge

DÉTACHEMENT

POUR FRANCHIR LA HAIE DE CHAIR VIVE
TROP DE SOUVENIRS LE LIGOTTENT
ET IL S'EN VA PAR LA VILLE
LA MAIN SUR LA GACHETTE DE SON DÉSIR
DANS LA RUE DES HÔTELS ET DES BARS
OÙ SE FIGENT LES CONFITURES DE VICE
L'ESSAIM MOURANT DES JEUNES PROSTITUÉES
LUI VENDAIT DES BILLETS DE CES MAUVAIS VOYAGES

Non tais-toi je ne puis plus
le jaune est trop entré en moi
mords d'abord dans le fruit dur
et la saveur lourde des lèvres
peut figer le présent qui part
et l'eau qui coulait dans les soirs
et le noir faux de tes prunelles
en d'autres temps en d'autres lieux
c'est le défaut de la cuirasse

JE N'AIMERAI QUE TON AMOUR
TES HURLEMENTS PATHOLOGIQUES

ORGANE INTEGRAL

DE

FANNY

LE LOUP BLANC

est mort

d'une commission

Chez les Pédé

secret professionnel

Dans un terrain vague..

LA POLICE

offre un déjeuner

contre des femmes isolées

Judi
10
Mars : coups de revolver

Le miroir du

fort confortable

avec ses vingt

Jean Antoine prend la parole.

Mes chers

de la côte

l'Océan a demandé 10 heures 48 minu

enfourner
retirer une fois cuits (fig. 54).

les garçons boulangers

montre la figure,

dans une pièce extrêmement

jours

contre laquelle ils n'ont pas besoin de

es vêtements.

des anciennes habitudes de la profession,

à perdre.

opérations agricoles

mécaniques.

pour couper

pour la faner, des tubes pour l'arroser

pour faire diverses

presses, hachoir, coupe-racines, etc

un peu étendues

une locomobile sert de moteur

joue le rôle

VAMPIRISATION DU SOIR

VIENS-TU SI PRÈS SI LOIN AVEC TES CHEVEUX
EN DEUIL POUR OU POUR OU POUR CE QUE VOUS SAVEZ
IL FAUT COMPRENDRE LES PROTEISATIONS
SENTIMENTALES AVEC UN DOIGT DEUX DOIGTS
TROIS DOIGTS AVEC LA MAIN AVEC L'AUTRE AVEC
LA TÊTE ET LES MAMELONS
MEURS Ô TROP VIVANTE DE TON INDOLENCE
CÉPHALIQUE MEURS EN MURMURANT DANS LE
CLABAUEMENT DES COURROIES DE CUIRS BRUNS
GRIMAÇANTE DES BOUCHES ET DES SEXES
Y A-T-IL UN POIGNARD À LA PANOPLIE DE LA BOUTIQUE

Ton ventre arrondit les blessures
élargit le concept du meurtre jusqu'à l'extase
du compromis blasphème jusques aux lèvres des
rars opérations salvatrices je te couperai un sein
et l'autre la langue et le nez ton visage plat
sera le miroir poli du rayonnement indescriptible
la base du triangle des lumières froides d'en bas
l'escalier convulsif a sur ses dernières marches
les traces des pas du néant
masque rouge masque supérieur l'ouate des instants
qui dissocie les ténèbres
et puis VIENS
Le piano sait ou ne sait pas mais l'horloge matinale
a mal au cœur de chêne
Accorde-moi ta main coupée et dégraffe rose
les bustes des statues en fer battu tes seins
verbes prolongés des phrases incolores qui valent plus
que ne vaut la mer veinée des regrets de ne t'avoir
pas complètement tuée à mon image

BIEN BELLE CŒUR

ANGÉO LENT ^{angolant}

 et ^{seure}

LES COLLEURS

ÉCOULE L'HEURE

cerf volant

SERRE VOLANT

 ^{cerveau}
Lent
L'angéolent [?] L'ENJOLEUR
bien belle cœur

RENDEZ-VOUS JAMAIS

Adolescencez-moi les formes
Perséphonez-moi les tympanes
Perséphone suspend ses formes
Aux cordes des fielleux violons

La pluie pluie au ralenti
Les lueurs réverbérissent
Les mythes mangés aux termites
Quelque part en ma tête logent

Où conduisent les corridors
Mènent-ils à Perséphone ?
La mythorlogerie s'impose
La montre montre six heures
Qu'est-ce qu'est-ce Perséphone
Ce nom qui me perséphone ?

C'est un morceau de ma tête

LA PORTE LA FENÊTRE

Porte l'être à sa fenêtre porte
Mais le vent décevant dès ce vent Mercédès
Amère cédait avant

Mercédès Mercédès cède cède Mercédès
merci merci mère c'est d'aise que je sens merci c'est
d'être que je sais

Mercédès n'existe pas c'est le pas convulsif
vers le paysage volant vers la page du pays
violent dont je ne consens plus d'être le voyant
Pourtant j'y chemine lâchement sur le chemin
qui mine et qui mène et qui lamine ma main au
vent lumière

Je pressens la rivière où j'arrive par des
pierres et des tombes ou j'épie ou j'espère que
que l'ennui de la nuit tombe

Non j'ai raison la maison m'aise encore
logique de l'horlogerie magique ou les corps
laissent des os et des ors qui s'agitent

Et la fenêtre au vent et l'auvent qui
feint d'être la main l'amant l'aimant
l'oiseau de Mercédès

Quadrupèdes de la chasse

Camille Bryen, *Les Quadrupèdes de la Chasse*, Paris : éditions du Grenier, 1934, 45 p.

12,8 x 16,5 cm, in 8 broché, 9 poèmes et un collage de Camille Bryen, achevé d'imprimer le 28 juin 1934.

5 exemplaires dur Japon Hors Commerce numérotés A à E ; 55 exemplaires sur papier Alfax-Navarre numérotés 1 à 55, « réservés aux bibliophiles » ; 500 exemplaires sur vélin numérotés de 56 à 555

L'intérêt que porte Bryen pour les sciences occultes l'amène vers la pratique de l'automatisme, qu'il expérimente dans ses dessins aux figures anthropomorphiques démembrés, exposés pour la première fois au Grenier en 1934. Il va appliquer cette même technique, qui se base sur une non-réflexion préalable, à son écriture, donnant naissance en 1934 aux *Quadrupèdes de la Chasse*. Selon une note de Louyette Bryen, Claude d'Ygé (1912-196), avec qui son mari s'était intéressé à l'ésotérisme, aurait traduit le livre sous le titre *Quadrupedes of the Hunt*, mais l'information n'a pas pu être confirmée (FF 595 verso).

Une analyse de plusieurs symboles obscurs contenus dans le recueil a par ailleurs été fournie dans une lettre de Jean de Villodon à l'auteur (datée du 17 décembre 1934, FF 990/1-4), auquel il déclare par exemple : « Vertical est un Long-Bâton (Hir-Baz en celtique) et Verticale est ma Colonne (Apoc. III. 12) qui vous est inconnue. L'ombre dont Dieu par votre canal me parle est celle qui figure à la fin du Prospectus de votre exposition. Un Père immense, un Enfant inclus dans sa jambe, et, tout en haut, une phrase araméenne ainsi présentée [...], ce qui signifie : L'image de mon serviteur matérialise l'ordre. »

Edmond Humeau (1907-1998), avec qui Bryen collaborera une dizaine d'années plus tard dans la *Tour de Feu*, considère que « ce livre, inséré dans la tradition des bouilleurs de langage, des raffineurs en mélodies intimes, exige tant de cruauté envers soi-même qu'une nouvelle jeunesse en devrait sortir » (in *Esprit*, 1^{er} décembre 1934).

Achévé d'imprimer le 28 juin 1934, *Les Quadrupèdes de la Chasse* est tiré à 560 exemplaires. Le bulletin de souscription indique par ailleurs le prix de vente de la plaquette : il fallait payer 10 francs pour un exemplaire sur vélin, le double pour du papier alfax.

PRÉFACE

Je me promenais sur le Quai Voltaire, avec un ami. Je recherchai un titre pour ces textes. De la devanture d'une librairie ces mots, sous-titrant un ouvrage de vénerie s'imposèrent :

« LES QUADRUPÈDES DE LA CHASSE »

Je compris que rien ne situerait aussi irréductiblement ces textes, et je les acceptai.

Sans inutile explication, je me devais de rapporter ce fait.

LA VOIE VIOLETTE

L'arbre humain humus aux chairs blanches qui pendent et qui tendent les yeux aux courants noirs et jaunes nageurs doués de sommeil
Les lèvres sang et pulpes et poulpes des autres règles nos sens et les autres crevés de silence

L'énigme des chemins lacés d'ombres et de voyages la carte des lignes des mains et d'où nous viennent les derniers chiffres lumineux aux muscles importants statiques et interchangeablement pourtant comme un regard plongeur Je sais hors des saisons de proie et de liens le compte des nageurs et des pulpes qui ploient

Que puis-je être de plus de moins de plus corps de plus cœur de plus sens de plus de moins être de plus plumes de plus chair de plus sang de moins
Les poissons les minuits couleraient lumineux dans mes veines et veines et poissons je sais ce qu'il faut entendre de leur silence respectable

Je ne le fixerai qu'avec précaution et mes ongles griffant mes liens confondus et craquants

La voie violette sur elle les arbres sont des corps qui se glacent
Les herbes sont des heurts qui se lassent des yeux des fruits qui s'enlacent de silence et les ciels de sable qui se claquent à nos chevilles qui se saignent.

...

La croix de la voie violette et le soir ont passé leur silence à mon cou C'est pour cela que mes yeux nagent à l'envers et que j'ai de l'eau noire dans ma poitrine.

APPRIVOISER SON NUAGE

Les lys qui couchent dans ces yeux de verre ont leurs histoires de brigands pénurie d'yeux et de peines œil dansant les amours dans leurs filaments blancs ont-ils refléuri les mémoires anciennes la bouche d'ombre les bouches violettes au matin s'ouvrant indiquent n'importe où l'instant des bois craqués et des fenêtres ouvertes le pont des élianes les bras tendus et à genoux
Je sens le noir les bras de couleurs et l'armoire où se tait l'évidence du linge souillé des heures

Dans les paysages des draps de hasard je vois le heurt des poissons les signes des feuilles vives le temps avec ses yeux ocreux de lézard en toc
Je ne tirerai plus le fil se tend vieux pantin ventricule couche car les lys se couchent lumière dans les flancs les eaux la robe de la déesse.

La soie ensuite la suie les cheveux ensuite les chevaux de la nuit tes yeux le capitaine boule sur le navire éclectique détournant le cours des sens
L'échec des symboles la croix des pastels

Dans l'ancre les escaliers les têtes les têtes massacres disques si jaunes si jeunes si

La boule qui emplit en roulant la mémoire la boule de froid la boule des voix les yeux blancs qui s'affaissent si lys et si là dans les escaliers les lampes les fleuves de ma tête

C'est peut-être le remords ce long corps suspendu la boule transparente
Être l'amour ces liqueurs colorées des spirales spirituelles qui jaillissent et tombent poussières lumes en nos têtes boules transparentes le filet la mort ce gant ces fleurs ces boules rouges et le chapelet catholique et toutes toutes ces catastrophes les fins les fièvres qui brûlent qui bougent

La boule plus sans doute la route vers la main qui se tempe dans la tempête et qui soutient les têtes coupables

Boule de feu.

Les rampements fébriles dans les fentes les pièges de la chevelure

Et l'araignée couverte d'yeux

ombre d'une jambe d'une chevelure

Et la ville aveugle avec ses parapluies hors d'usage ses doigts ses sexes hors d'usage

Il n'y a que la rue des bordels qui vit encore
Trois femmes n'avaient qu'une tête et qu'une chevelure et le gant de cuir
de peau fauve la montre bracelet la main à la nuque
La chevelure couvrait la ville
La chair de lune monte les musiques nues errent sur les cheveux emballés
Je feu le sexe immense et les corps les cornes de la lune
Jusqu'au matin les viols se constituèrent jusqu'au matin mais plus tard la
terre mais plus tard les ciseaux recommencèrent leur travail coutumier
Mots en liberté comme moi dites tout ce que vous voulez dire et rien de plus
Les ciseaux les anges.

LE GRAND SPERMATOZOÏDE

Des ruisseaux de seins déroutent le sens unique lèvent les croûtes des cicatrices de l'agent de l'âme asturbation
La Queue du Grand Spermatozoïde que les religions de tout ont essayé de trancher plumer manger mais moi je la vois vivante érectionner dans les étoiles de Toi l'autre fourrure l'autre chair aux nymphes aux paranymphe
ô trompée saisie des rougeoiements des forces des forges des déchirantes navigations intersexuelles
La montagne-sire éjaculait des hommes sans têtes des hommes sandwiches le miracle de la ville mer dans le golfe où les vénériennes sont toutes les heures et le seul graphisme des efforts
Dans la ville les autels sont les hôtels où les chambres chaudes sont les laboratoires vénusiques des hommes des femmes des animaux tous sexes cherchent dans les déchirants paratonnerres des heurts des instants des avions des robinets d'amour de la + nature de la - nature de tout
Je me suis vêtu de ces instants ces recherches ces signes tournant autour de moi leurs hélices tièdes
La douleur ou la joie le même feu tendent leur racine mains secourables vers la gerbe des sexes luisants et offerts
Le soc fouille la chair c'est lui qui ne ment pas
La montagne humaine éjacule la conquête sans cristallisation d'une autre région où danse le grand récepteur le grand condensateur
Le grand Spermatozoïde.

Quand la nuit se fut creusée et que ses lanières voraces eurent bu le sang des autres corps dans ses murs sursautant d'amour pansement elle tout en œil regarda l'abîme sa ténébreuse loi
Les fleurs qui s'éclaircit la nuit des pleurs et du leurre et des bruits ont de transparents pétales de verre
De maîtres mots inconnus en vibrations pendent aux gencives de leurs cent bouches ouvertes
Des mains ténues toutes lissées d'elles dansent les ralentis où les os et les rideaux craquent
Loin pour revenir pour épeler les signes je me pleurais prisonnier des minutes d'algues et de feux follets qui flagellaient les landes fougères
Alors les fenêtres aphrodisiaques s'ouvrirent aux parfums chairs l'ombre bascula des sexes géants croulèrent avec des gestes doux et d'ours des dandinants désirs vers les étoiles humaines et polluées
La croix le canon et le prêtre sans étole dressèrent leur corne d'abondance et dans ces boues phosphorescentes humus bleu où les révoltes naissent des fanges où l'heure lente se peuple de vers blancs où les fleurs de leurs bouches pilleuses attirent et étirent l'insecte doré du rêve les lèvres peintes les seins crevés les pierres à son unique main crispée sur la tête de son ventre les yeux blancs et ses admirables boucles d'os priant à genoux je reconnus ma mère l'autre solitude.

L'angoissant problème et c'est ce soir les raisons négligeables
La Maison est-elle autre est-elle hantée par tous ses visages
Visage du dimanche en blanche visage du lundi en linge du vendredi en cendre
Et de tous les jours en creux de peur tendant les mains salies de tout ce qu'ils ont vu d'orange
La dissimulation sous le masque béant doute trouée sur la route excès de vitesse d'ailleurs ne peut ne pourra jamais la clé du visage numéro 5
Et sous ce départ tout en chaînes la forêt où passent les bracelets d'images ne sachant pas aux miroirs des glaces retentir sous ses linges brûlés
Péniblement cette heure tend ses rides en noir le ciel est vide en soie de parapluie et il pleut des menaces sur la tour des lézards où s'élancent les insectes aux cribles de l'ennui.
VERTICAL VERTICAL AVEZ-VOUS VU MON OMBRE
LE REJET DÉLICAT DES PLEURS SALÉS DE MER

SI TOUT ME REVENAIT AVEC TOUS SES BRUITS
CES BRUITS AUTRES
BAGUÉS DE TROP DE PEUR.

Chaîne les escaliers rampe les divagations timbre les divans
Il glaire sur la montagne où se promènent les langues douteuses des compromis graphiques la faiblesse de l'oranger la crainte du chasseur l'image touchante des doigts en cascade de nus sur les bornes des villages qui se tendent en toile cinéma ondulé
Le crime de la nuit sous la botte de la gitane errant dessein d'en-haut où flotte désespère mon fils l'abandon du féminin des cires et des écureuils
Les bêtes sont mortes de ne plus voir au sommet des manèges pervers couler les liquéfactions orageuses des lampes des ovaires des tuiles aux tendances extrémistes
Excusez-moi dans vos poches usées de graisses préhistoriques vieilles des anciens stupéfiants
Ce sera tant et tant pour chaque livre fondue
Excusez ce linge usé ce corps usé qui ne va plus en chasse sans la faiblesse d'oranger et croise sur les lacets du cœur les autos en pamoison organe extérieur de votre beauté à cent mètres sans lumière le disque gluant très mal la nuit cheminant sur rails électrifiés.

Quilles abstraites sur le mica des gueules masques trop de flocons et d'encre pour entrer dans le cercle et gagner
Qu'ai-je fait et pourquoi pas un autre avec ses allures tièdes de timbre-poste oblitéré ô flanelles mes mains mes dents comment aller plus loin en dentifrice et en marche
Nuage frais vous ne jetterez plus vos plumes sur ma tête piège ou sang des plaies tranquilles
Trop d'heures et trop de trains pour n'être pas le dernier grain de poussière dernière et puis un sac et puis du soleil dernier.

RÊVE

Les ronds ronds du moi moi tristesse savonneuse du matin les autres libèrent tous les animaux de l'horloge du fond de la glace qui sortent de l'eau des carrés d'ombre des escaliers par les barres transversales de la surprise avec des rides et des vieilles peaux autour des cristaux ou des écriteaux de l'œil
avec d'autres rails et d'autres propos à ne pas dormir à ne pas brûler à ne pas mettre en sac dis-je en soyant dans les métalliques pour rebondir en rayonnants volets de peur quand il n'y aura plus de chien de sac de dent dans le couloir contradictoire du paysage dormant.

La bouche fixe le chemin
Un linge luisant s'endort des gorges aux catastrophes de l'odeur malgré l'ouate et les liquides coulant de l'Arbre des yeux
Les lèvres se dénouent ou se lacent les explications et les caravanes de cuir les aiguilles marquant et saignant la peau
Le regard mastic roule autre blanc coupé et le nez au milieu du visage
Entre les dents le crêpe le drap moisissant les mains tendues aux bords des plâtres retournés d'alarme le même caoutchouc pour tous s'étire en toutes couleurs.

AUTOMOBILE-TOI

Non je ne saurai pas dresser l'auto
Les drogues tachent les gants surtout des poudres blanches de l'auto
Maintenir le manche qui balaie de la négation plate-forme de l'auto dévorer les faits divers qui rapportent la biographie et réclament la satisfaction de l'auto
Bonjour Mademoiselle l'auto
On ne sait pas mâle ou femelle on ne sait pas vitres insensibles aux balles on ne sait pas disques et guimpes on ne sait pas les défauts de l'auto
L'auto dans ou la femme dans l'auto
L'auto sous ou la route sous l'auto

L'auto dans la chambre dans les yeux clos
Le décor important de l'élargissement numéro un de l'élargissement numéro deux craquements caoutchouc à vos pièces à vos yeux aux trompes de l'auto instants danseurs les râteliers les regards dentelles aux flancs de l'auto
L'auto toutes les couleurs savez-vous bien c'est la bande de toutes les couleurs de l'auto.

Si tu dors verticalement c'est un point de vue qui en vaut un autre
La devanture des cartes postales féminines (mise en demeure le soir à tarif réduit) comprime le français pour hygiène mensuelle
Monseigneur ne peut rien en savoir
Aussi bien la vie est partout et nulle part parapluie de soie en route
Par rapport à soi ou à rien il y a toujours à gagner à fréquenter les routes des automobiles

Tant s'ouvrirent en haut les morceaux de paupières fumantes tant croulèrent les désordres et les cloches de seins tant se comprirent les troupeaux rayés en proie aux manèges des violons tant tellement saignèrent tant tellement burent les mots titubant à la longue et à la trace
Que toutes les pierres s'entrouvrirent les pierres des yeux fumants d'oppression et de sang et que se découpèrent à tous les interstices de la porte glacée de morceaux de fruits en décomposition et de corps coupés aux odeurs de graisse tous les signes exactement répétés de noirs d'orages
Nudités des ficelles où pendent maintenant vérités premières et nues l'extrême révélation des peaux déroulées
Clarté des longs bateaux d'oubli glissant de plantes coupées où des jambes et des mains ploient dans les désordres obsédants
Je l'avais bien dit bien vu carton béant et noir et brûlé de balles et de bruits perdus sur un ventre carbonisé de faux brouillards C'est là ce ventre malade où les linges de la castration pendent
Toujours cette moustache et ce grand œil de verre profil soldat de débauche à regarder brûler à regarder bruire avec cet uniforme robinet de parole

Nous attendons longtemps cet instant qui s'abolit en plaque rentrante une à une sous le corps de la statue
Chaque morceau de chair attend l'espoir

Chaque morceau de peur roule de doute en doute
Et tout redit la moustache le soldat à l'œil vert vu dans toute sa nudité avec le carton et la fièvre de cette enveloppe et la couleur sourde de toujours
Il faut laisser la rampe s'écrouler les risques sont trop grands d'aciers tranchants et de retour de pièges d'amers secrets de planches de bois de feu
Le retour est sur les cartes et les contemplations crèvent les eaux vives et les eaux froides des bassins
Mes chiens mes regards couchés laissez tomber les barres et les filets du ventre les cloches des seins déjà du retour
L'écœurante boule d'oppression s'agite métal brûlant gorges desséchées de l'attente sans désir
Pressé dans son manteau oscille et revient aux bordures aux franges des tempes blotissantes pattes velues qui se croisent sur les miroirs glacés du cœur la moustache le soldat le ventre et sous le corps de la statue...

LA MORT EN DENTELLE

De toutes pièces les buissons glissent paysage éclairé et voitures bandantes
Aux bouts de chaque œil la cage accueillante et les déshabillés d'argiles
mon feu et mon couvercle des nouvelles aventures verres les dépolis et les muscles d'humeur changeante le défilé des salives et des cycles lunaires aux hystrions de la cire coulante des yeux entrouverts
Cavalier seul et de toutes couleurs pour le soir et les soies il y a avec beaucoup de lenteur pourtant cadran dans des gouttes de filles avares les mêmes infinies parties de nous-mêmes après chaque régal après chaque cravate de chanvre
La mort en dentelles comédie aquatique et glacée de morceaux de vieux porcs sent ou renifle du museau noir pancarte nocive tous les poissons fleurs des musées secrets des couloirs corsets des combinaisons orthopédiques
Mêlés librement pour de nouvelles et monumentales aventures les décors des tisanes bues ou dormies ont tempête des langues et de linges d'autres reculs d'autres vipères
Langues mouillées à la longue chaque liane et un sein chaque corps est un feu
Le fleuve a ses couleurs brodées sur chaque file et d'autres vérités coulées des lèvres fixes
Cadavres pour les soirs les souliers des mies folles apparentes apparentes baisers sur les hauteurs

Le cavalier passé renâclant l'habitude coupe avec séduction les tranches de pudeur
Masques et vieux bandeaux bouteille qui se crève les chairs ont résonné les trombes sont finies les muscs partent à toutes branches
L'aiguille et les glaces et les cœurs.

PHRASES PROGRAMME

Yeux crevés œufs durcis le soir et ses robes ferrugineuses lourdes sont les aiguilles ruban du garde frayeur

Défense de toucher la stabilisation du feu s'accroît dans ces cheveux noirs dans ce musée de filles

Des femmes se tuent dans les mansardes ouvrons l'œil sur les plats d'argent artificielles cuisses et si creuses de feu vos numéros font peur et font vivre à bout portant

Vivante cette langue liquide pendra et fera nos délices au déclic de nos muscles tendus

Et le ruban des yeux promenés et perdus en toutes circonstances déroulera encore les nudités les escales utiles et colorées des livres souffres nocturnes.

Passé de sueurs lentes à couler sur mes mains qui s'usent c'est avec vous qu'il faut compter de surprise en surprise

Vos chaînes se rouillent à chaque pas et sur nos routes tièdes les sables sèchent et tourmentent nos plaies

Sur ces cuisses de bois truqué mécanisant l'effort à chaque instant les verres craquent et se brisent libérant les liquides pour son frémissant plaisir

Une lumière jaillit de la serrure mère et des seins de ces crises

Les clés n'ont pas ces mouvements patients d'introduction impossible à d'autres qu'à lui

Non que d'aventure ne se plissent souvent les chairs lassées d'oubli à tes baisers vieille commode bruits végétaux violons de peine

Non que ne s'ouvrent par stupeur et par silence ces filets de ciel fatigué
Mais nous voudrions d'autres pointes d'autres gants à toutes les latitudes des épreuves et des craintes et à tous les doigts
Tes chaînes pour rire se rouillent sables plaies séchant mal
Un autre trou une autre échine ou je ferme les meubles aux glaces usées dont les clés ne me tentent plus pour qu'à jamais le dos s'écroule dans les escaliers mouillés de vin.

VIDE ANTÉRIEUR

Le trop attendu est puéril au bord de l'anus escalier chaque vague roule ce visage inextricable réseau de vieilles toiles tristes

Le filet coule sanctionnant l'écœurant manège quand la tempête s'agrandit tous les mots donnés par les êtres crochus et denses sont exacts dans leur exaltation crochets tant désirés pour les bas-fonds des jambes le violon taché d'ouate et de cire

Les poissons lents abaissent les chaotiques chapelets de seins coupés saignants Aux tranquilles et râlant crépuscules des poussières de râles des colliers de chair fonctionnent un morceau de viande tiède tombe le rideau mouillé pleure et s'enroule d'inquiétude

Et c'est noyés de ses filets que tous ces provoquants sont les raisonnables tambours des ventres échecs

Aux instants lumineux le sang mouille les vases décomposés les poissons personnels s'éveillent

Taire ces grands bruits et dans les sables regarder disparaître ces longs bas de femmes et cette main de prix qui couvre la mort sans parole et sans nuit Je connais cette chevelure et souvent j'ai revu ces dents mordantes ce vieux meuble où le vent joue des musiques criardes mon enfance en toile d'araignée et en morceaux de verre pâli

Le dernier cercle des lampes c'est vous encore aux gangues éclatantes de surprise et de lait

Je reviens tout feuillage mort pour une immobilité si fière et si tiède que ma peau tremble

Silence tes yeux attends le signe recourbé qui tue au ralenti des chevaux
aux regards de femmes attends le geste écartant les linges rudes où se tord
le ventre du siècle
Les mains demeurent cachées d'arbres et de rancunes pierres plus loin le sif-
flet des berges signale le navire qui tombe
O la lumière tranquille de ses voiles maintenant toujours plus loin dans les
trous de reptiles et des sexes rouges désirables de fer
De mon naufrage dans ta chevelure de poudre et de fatigue où ses lèvres me
mordent encore je briserai le secret
Chaque lettre saignante à manger et à boire parlera dans ma gorge je soulève
doucement le corps mouillé de l'agonie de mon père.

Ce visage tiède sur une forme fuyante et mes dents retombent et saignent
Descentes toujours miennes les étoffes des retours frôlent mes muscles rom-
pus de sèves
Rubans rôdeurs qui vous consommez sur ce ventre mordant écartez les sables
aux regards saignants et dorés
Délivrez vos fruits pâles des mains de pierre presseuses alanguies sur mon sol
Les morceaux de bois se plantent dans les chairs lassées comme des dra-
peaux lointains
Le cornet du regard jaillit vite et éclaire les contours de cette cuisse fémi-
nine qui se plisse et ressort du filet de cuivre
Tout est barbarie et pointes les boucliers et la tapisserie souillée d'histoires
et de lait
Le marteau à la porte regarde et frappe
Le marteau de la poitrine écarte les doigts de ce mou fraîchement coupé
Les ciseaux retombent inutiles sachant le cri qui rompt l'épouvantable et
respirant programme
Sur la boule de muscles et de poils le ventre se referme la trace des blessures
et du sang s'efface
L'immobilité retrouvée avec ses yeux fermés et peints en noir s'accroupit.

Le fer aplanit ses cheveux ses ravins de cheveux en perte de courbe
Les papiers de toutes ces demandes sont trop nus pour parler
C'est qu'aucune explication valable ne coule enfance apprivoisée dans ces
poteaux et dans ces haies si touffues si loin d'écorce et de sens

La voix se tord entre les deux yeux les bras se dérober au creuset tentation
dans un coin et le contour demeure à chaque morceau de lèvre à chaque
pierre
Interroger son ardoise l'amour toutes les plaies et tous les soleils et les yeux
se distendent avec un bruit sec un sourire de peur pour savoir sourire
La mère au fond du sac et tous les charbons glissent et la faim enroule ses
liens tièdes sur tous les muscles en embuscade pour fléchir les genoux et les
réseaux devant n'importe quoi d'ailé
Au tournant pourtant se dresse toujours les suppliantes les sèves d'amours
suivant peaux fendues ce long beau cylindre.

LE PRINTEMPS

Vraiment que situer d'ombre et musclés d'importance printemps de plumes
dans tes mains perclues de douceur
Les veines claquent avec aisance à tous lambeaux floraux ô narines liquides
mes urnes et mes respects
En creux ce sont ses armes et ses morves pour pleurer de lunes le dévête-
ment des falaises des lumières de marche l'oubli imposé à tout renfort de
piqûres et de regards troubles
Parlez troubles pour saisir l'acier aux piquants coins de l'insultante cathé-
drale
Le cheval de frise dans le crâne et dans le puits vous irez loin gueules et vos
peignes muscles de fer ne peuvent me réduire en petits fragments gluants
et tristes
Les étoffes de tes lampes craquent et brûlent ces cartonnages ces fausses
trapes puérides
Portez-vous bien statues vos sexes incompris rayonnent jaune et percent de
leur durée les yeux de chair
Je suis debout les mains prudentes par tout le corps et je touche d'ongles et
de rêve les filets de l'eau trouble
Le paysage change de sang et de nuées
Les bois se mouvementent pour devenir humides et le gant mouillé de la
grève les langues tirées des buissons brûlants seins inventés à reculons et
perdus de moelleuses empreintes

Fermer cet œil pour toujours ces volets penchants où s'attache le vertical horizon d'un regard vierge et mort
Je reconnais la peau truquée et son important triangle de bois fenêtre intermédiaire et sucrée desséchée au carrefour noir-fixe mon immobile piège béant de terre et de soutien et de part en part la venue sanglotante des cornes de la fuite.

Un aigle visage s'effeuille une à une les feuilles humaines mouillées de signes se déroulent
Un regard dans cet éboulement maladif et la répétition sans écho du filet d'eau à la hauteur des lèvres et d'un ventre aussi de sable me ceinture
La montagne située dans le paysage périr et changeant sans l'intermédiaire des soirs de paupières cousues costumes tissés et roulés de peur
Végétalise-toi le plancher sous ton corps battu les mains d'alphabet répandent les fleurs de signes éclatés des seins de fruits des jeux bouillis de l'enfance
Longtemps ce paysage en poche un wagon-lit désespérante perle raillant les yeux en bronze du mythe Les rochers violets laissant les doigts de la ténébreuse nourriture se répandre dans la neige en piquets de verre glacés serpent de pluie mouillé saignement interdit sur les murs de plantes Les lunettes de boue errance à la pointe des chairs étendues infiniment jusqu'aux constructions du bouquet de viande malade plainte cloisonnée des poitrines rubans jaunes de viandes
Une jambe après jambe trompe les bois et ces gouttelettes tombent dans l'auge de cristal femme
Les mastications importantes et toutes en dents chevalines les morceaux de terre un peu de cuir chevelu saigne et des linges souillés de glaise s'ouvrent en coup d'aile d'étoffe de soie
C'est ta lèvre sous les dents déroulées et pleines de terre ta lèvre humide telle une monture retrouvée entre les jambes
Une curiosité de bois se promène choquant tes muscles et tes graisses
La salive dorée des yeux pétillants sur un cercle de fer rouge t'endort sans éclat
Un vêtement jaillit du sol comprend ses métamorphoses et y accède.

De bloc en bloc l'irréductible mort de ce sourire passe et se fane
L'aiguille se tourne et mord vers les pesanteurs neuves attendons les nouvelles peurs les nouveaux froids
De plis en plis les dernières pliures des lèvres saignent et se froissent la

bouche à d'autres mots d'herbe folle des tics et des secousses
C'est pourtant toujours dans ces filets colorés et aimés du vent la langue saupoudrée de poussière et de mauvais lieux que ce cri revient vers l'enfance à reculons et toujours sanglant
Les coquillages ont ce bruit sauvé lumineusement des eaux glissant et jouant sur les nerfs écorchés par leur manège
Les roues s'emboîtent et tournent du vide des idées retournées et vidées de leur chaleur triste
Les paysages cheminées jettent plus haut leurs oscillantes buées aux miroirs
Un homme à cheval au bas de la montagne pensée regarde et compare ses nuits.

Actuation poétique

Camille Bryen et Raoul Michelet, *Actuation poétique*, Paris : éditions René Debresse, 1935, 34 p.
14,5 x 19,5 cm, in 16, 10 exemplaires hors commerce avec photographies originales
Préface cosignée par Bryen et Michelet, dessin et poèmes de Bryen, 6 photographies surréalistes de Raoul
Ubac sous le pseudonyme de Raoul Michelet, un texte de Michelet.

Au milieu des années 1930, Camille Bryen écrit, dessine et réalise des objets à fonctionnement dans la mouvance surréaliste, sans jamais avoir appartenu au mouvement. Cette période est marquée par sa rencontre avec le photographe Raoul Ubac (1910-1985), avec qui il va cosigner plusieurs « actuations poétiques ». Bryen fait sa connaissance en décembre 1934, alors qu'Ubac expose à la galerie Gravitations sous le pseudonyme de Raoul Michelet. C'est sous ce nom qu'il va publier ses premiers clichés dans des plaquettes de Camille Bryen et exposer ses *Photographies irrationnelles* chez Louis Cattiaux un an plus tard, préfacées par son ami.

À cette époque, Bryen demande à Ubac de photographier ses assemblages d'objets. Ces clichés illustrent la conférence de Bryen donnée à la Sorbonne le 3 mai 1937, *L'Aventure des objets*, pendant laquelle il présentait les dimensions psychanalytiques de ses travaux, ainsi que l'édition de ce texte par José Corti. Trente ans plus tard, René Debresse aura le projet de rééditer la plaquette, augmentée de nouveaux documents.

Debresse avait déjà collaboré avec Bryen et Ubac pour *Actuation poétique*, recueil qui se compose de cinq textes automatiques de Bryen, d'autant de photomontages signés Michelet (dont la *Reconstitution d'un dessin automatique de Camille Bryen*) et d'une préface qu'ils ont cosignée et dans laquelle ils déclaraient : « La poésie doit être désoccultée et vécue : Nous réclamons des actes poétiques publics, nous réclamons l'actuation de la poésie. L'activité poétique doit participer à l'existence de la cité comme ferment anarchique et bouleversant, profondément amoral et en état d'insurrection permanente. » Le recueil est imprimé à l'automne 1935 en même temps qu'un document-manifeste qui leur permet de transformer leurs écrits en actes. Ils placardèrent ainsi *Affichez vos poèmes, affichez vos images* sur les murs parisiens la nuit du 13 février 1936.

Un projet prévoyait que le recueil soit suivi d'une revue du même titre, à laquelle devait participer Norbert Lelubre. Celui-ci avait rédigé une déclaration manifeste datée du 25 octobre 1935, dans laquelle il annonçait « le triomphe du poète sur la poésie » (FF 594).

Parmi les autres documents d'archives relatifs à la publication d'*Actuation poétique* et conservés à la fondation, figure un dossier cartonné sur la couverture duquel est écrit à l'encre bleue : « Camille Bryen / pour paraître prochainement / chez Debresse / actuation poétique / – suivie d'exemples – / avec des photographies / de Raoul Michelet // Deux des cinq textes poétiques » (FF 93884/1).

PRÉFACE

Il n'y a pas de problèmes poétiques.

Les activités humaines sont de plus en plus ligotées ; les zones interdites se multiplient ; les systèmes philosophiques et messianiques abrutissent l'homme. Partout l'homme recommence à porter la pancarte sur laquelle le poète est habitué à cracher et où se lit le mot : servir.

La révolte poétique continue.

La révolte poétique personnifie la liberté humaine dans son expression la plus complète. Elle ne castré ni ne sublimise l'homme, mais le dresse debout avec ses désirs en liberté. Elle démasque l'illusoire réalité des conditions humaines actuelles, exigeant et précipitant leur destruction. Un poète est perdu pour ce monde.

L'activité poétique engage l'individu à fond ; *dans une objectivation de son mythe complet sans souci des contraintes morales, esthétiques ou logiques. Dédaignant les recettes destinées à créer des champs d'émotivités permettant les distractions intellectuelles et les évasions en de stupides paradis artificiels elle met en circulation des machines infernales et bouleversantes évenrant les symboles et les pétrifications des systèmes.*

L'activité poétique engage l'individu entièrement *sans aucune subordination extérieure à elle, sans aucun rattachement possible avec les systèmes révolutionnaires qui, élaborés dans les zones dites conscientes se destinent uniquement à une révolution formelle*¹.

La vie et l'œuvre d'un poète sont identiques. Le poème n'est que le témoin objectif de celle-ci, création absolument désintéressée, témoignage de l'existence de son auteur ainsi que le moyen irrationnel de connaissance.

La poésie doit être désoccultée et vécue.

Nous réclamons des actes poétiques publics, nous réclamons l'actualisation de la poésie. L'activité poétique doit participer à l'existence de la cité comme ferment anarchique et bouleversant, profondément amoral et en état d'insurrection permanente.

La libération de l'homme sera la création de l'homme même.

Nous considérons ce texte comme une préparation et un appel, la discussion demeurant toujours ouverte.

1. Pour préciser : nous sommes et serons pratiquement avec le prolétariat partout où sa révolte profondément organique coïncidera avec la nôtre dans la violence de ses manifestations. Nous savons que sa libération sera son œuvre propre que combattant sur un autre plan, les questions qui se posent pour nous d'une façon aussi décisive, ne sauraient se poser encore pour la grande majorité du prolétariat. « Il ne peut donc s'agir pour nous de rallier notre activité poétique à l'action systématisée d'un parti. »

LES OCÉANS DES VEILLEUSES

Les océans des veilleuses dévêtent les gestes de craie et font craquer de toutes parts les fentes glacées du sourire

Les étoffes des seins brûlement en partie détaché de l'écorce souvenirs des barbes aqueuses disparues de chocs en chocs lambeaux pourrissant aux fins bords du diadème

Un œil retourné et fils de lui-même sombre dans une verdure symboliquement fausse de pierreries et de solitude

Une armoire découvrez-moi ce nuage avant l'oxydation d'une minérale union tant attendue

Les pépites glissent dans une gorge grattée où des corps d'éponges étrangers d'ailleurs se gonflent des mains distantes choquant leurs feuilles de charbons précieux

C'est la fermeture d'un cercle chaste à ne plus éblouir ni fêter malgré les cristallines fusées de rire

Le visage du feu régulièrement écorché s'enveloppe de ces métalliques bordures de veines l'assaut étagé dénature le tapis d'acier froid

Dans un coin de musique retrouvée déconcertant les humides boucles passagères le provocant sourire oriental se fixe et s'effeuille portant les fruits d'absences la neigeuse coutume du soir une paupière fermée marquée d'un fer ou d'un ciseau

Les lèvres horlogères s'incrustent d'incestes dans une lumière de draperie froide conductrice d'une raideur féminine éclatant au volet de mon crâne et mouillant son rocher de pleurs

DANS LE CREUX DU CORPS

Dans le creux du corps l'âge des fourmis passe l'arbre couché verdissant mal ses heurts et ses anneaux liquides

Il est tard pour nourrir l'ovalisante preuve c'est un tapis de chênes qui brûle sous les pieds un marbre de fatigue pétrifiant une idée visant mal et pour cause

Un éboulement de filles égare une libre promenade et glace un départ de village aux frontières féminines

La langue vide appelle et creuse d'indistinctes nuances

Il pleure un galop furieux de poitrines balancier des lanières qui tremblent et qui dévorent

Un œuf instant roule l'important continent avec une odeur intérieure d'un œuf intérieurement d'odeur

Une tache s'agrandit sur le cuir d'inquiétude natale ce narcisse éperdu

Les jeux poursuivant de nos alphabets morts se révèlent pour se pleurer et se meurtrir

Il faut fermer des chairs successives vivre souvent à reculons dans des os et des peaux de déchets nocturnes

La double projection des mains demeure incomprise des mémoires d'oiseau elles se retournent étranglant la forêt

L'assassin providentiel et dressé s'adresse en coin de bois à son ombre rafraîchissante odeur de sable

Une finesse de ronces détournées amène le choc des régions nouvellement polaires la première apparition de la neige vibre sur ses pointes filtrant une moelleuse musique d'où ne jaillit plus le sang

PROSTITUÉ DE HOULE LA GRÈVE OCÉANIQUE...

Prostitué de houle la grève océanique surélève l'orthopédique catastrophe cuirasse rouillée perdue de trous sans regards où l'étoffe menstruelle se déroule sous les yeux éplorés du sable

Une carcasse vivante banquette du passé jaune biscuit fruité d'un inconcevable cadenas de poitrine d'une robuste inconséquence ce robinet de viol ce paquet de mal au cœur chronique végétation redoutable d'une descente de peau en chaleur

Perceuse du soir tes plumes ont ces colorations de douteuses couleurs mouillant de jus grasseux les suspects tissus d'une nuit rapeuse

Plus tard dans un grillage de circonstances le regard enfoui déroulant la serviette panique restriction du pain défendu de ce cercle d'opéra il fermera cet imposant clavier ou soulier de peur

Ainsi le défilé médaillé de soleil louche un œil se repose dans lequel un végétal dessèche ses pensées serpent de bois endormi matrimonialement puis réveillé torture autour du bâton vierge mais qui plonge dans ce désert de bretelles de fond de chasteté la chair pourrie des masques

Tout en dents découvertes un agenouillement de plâtre des branches d'os cassés pour se mettre à genoux bouquet dégoûtant d'erreur où chaque boule noire continue inextricablement de souffrir s'agite pour tomber dans une fente de sève lourdes opérations primitives les clous des nègres masqués roses donnent le définitif souci de l'exil

Mollusques tourbillons revêtant sur mesure une moderne lassitude des villes partiras-tu comme un rayon lassé de fruits secs changeant tes filets tes cristaux sensibles pour une galopade sans merci tes tuyaux risibles où se fige une moelle compromise d'histoire pour ces feuilles larges ces lèvres promises rouge de terre humides salaisons des couchants bleus

Une falaise prostituée redresse une statue d'étoffe sèche à tête de cheval sa main de coquillage rêve couvrant une paupière fermée charnière de peur fer des températures insensibles

Dans un sac de lune une tête savonneuse s'endort toile pourrissant aux épaules les monceaux d'idées font bloc mais glissent se noyant dans le regard liquide de l'animal marin compliqué de larmes

LA RUE MENACE

La rue menace et complique l'anneau de mort cette étoffe de croix et d'agitation

La cavalcade liquide suintant des vulgaires bois de la terre démangeaison aux tendances métalliques démaillote le jour

Souvent tachées d'inconcevables doutes vos croix palmées de sang ont saisi et effiloché les épaules voyageuses

Encore un saut une peau peut se souvenir et se développer si fraîche sur la pierre

Malgré la graisse jaune phosphore qui bout dans ces nus à ressorts dépareillés du malheur une mécanique imprécise moule et modèle un crâne d'enfant Un clou dans un œil d'enfant oscille entre une fleur et un cercueil

L'amour hagar son miroir et ses linges terreux dans une rue se menace avec ses végétations de robe noire

Un cimetière comme une médaille à son cœur l'endort dans une bouillie d'idées jaunes et obsédantes ailes de son moulin putréfié

Un arbre se distend pour la nourrir d'écorce d'ombre de pleureuses gouttes de fantômes

Revenant parmi ses musiques artifices dissolvant oui et non rouleau amer qui brise une machinale tournure de soie vos pas sur une terre plus friable qu'un ventre laisseraient des lignes multipliées et plus sûres

La voix filée d'une impossible noce d'amour l'étreinte des mains lassées attireuses des genoux sous l'apparence des robes s'affaissent

Méchanceté des manèges accouchés sans retard vous avez brisé des heures d'images aime ardoise noircie où les signes mordent mal maintenant

Les cheveux pendent aux écriteaux porte violette où un orgue saisit la lumière aux cheveux et à pleines dents

Imitation de la pluie aux fenêtres grillées des conséquences

C'est un gant d'inutile qui se mouille dans une bouche ou dans un lion statufiées en leurs stations chaudes vers des plafonds d'anus moisissés les retenues aux dents d'innombrables houleuses cuisses hochets odorants de pain roux

Gris gris et plus corde encore une caresse poitrinaire octroie cette salive dorée où s'engluent et se perdent les convictions cornées s'alimente une dernière conserve d'être c'est un lit de fer de réveil en couleur

Une fibronneuse machine nourricière accouche sans sexe et sans nez dormant dans l'eau vaporisée d'un œil unique prélat métaphore du vampire

Une fleur sur son ventre boutonné de cire se déploie étendard navrant pour un regard chercheur

LE SERPENT L'ALLUMEUSE

Le serpent l'allumeuse pâte de chair

Une couverture de regards belles plumes pour se brûler et pour se regarder dans ses bois naïfs piédestaux qui croulent un par un

La fuite des jambes graisseuses

La moustache glauque et paysagiste agite des pointes glacées où à mi-cuisses perdus et éternuantes se précipitent les échos de phosphores frelatés le filet de paroles qui coulent et s'ensanglantent

Le mur de mon sommeil rêve un gant qui se referme et qui me fuit une lumineuse lettre dense bien peignée qui se moque de moi

Et devant ce miroir de cheval se raconte couronnes d'os pleurant l'escalier aux soies noires et silencieuses

Une végétation brutale dans le creux d'une main les lacets du monde après quel dormir pour nombrer sur ces doigts les habits louches de nos morts anciens

Je regarde liquide tourné une danseuse lessive dans ce bocal l'inattendu lobe d'un cerveau oublieux de sa couleur

Une porte naguère une pluie de fleurs sur un mur tranquille se détache

Enlevons ces festons une plante saigne quelque part de ces cuisses debout sur son bateau se proclame l'innocence Les jeux salis se retrouvent étendus sur le pain matinal Un repas de chair se prépare et danse

J'annonce le retour des mâchoires nouvelles

Le sable glisse sous des jambes arrachées

Les panoplies d'os s'envolent au couchant

Les Lions à barbe

Camille Bryen, *Les Lions à barbe*, Paris : éditions Sagesse, 1935, n.p.
21,2 x 17 cm, 1 feuillet, 5 exemplaires sur papier de Chine ont été tirés à part

La plaquette intitulée *Les Lions à barbe* est éditée en 1935 dans la collection des Feuilletts de Sagesse, « anthologie de la poésie vivante » publiée par Fernand Marc. Elle se présente donc sous forme d'un feuillet qui contient un long poème éponyme, écrit en prose. Dans *Cumul* de novembre 1935, Louis Guillaume disait voir dans ce texte un « torrent d'humour, d'amour, de prophéties, d'images heurtées ». Une suite va être publiée trois ans plus tard dans les *Feuilletts de l'Îlot*, sous le titre *Nuits massacrées* (p. 89).

Mathématiques et poésie, un article publié dans *Combat* le 13 juillet 1949, relate l'adaptation du texte par le comédien Frédéric O'Brady (il était initialement prévu que ce soit le recueil des *Cloîtres du Vent* qui serve de matériau scénique) : « On devait enregistrer, au Club d'Essai, une adaptation des *Lions à barbe*, poème de Camille Bryen, où la machine à écrire tenait un rôle important dans le bruitage. O'Brady, acteur à la voix étrange et improvisateur hors pair, trouva tout naturel de mobiliser les machines du studio pour prêter leurs concours à ce concert imprévu ; mais les techniciens se dressèrent. Les machines à écrire n'étaient pas prévues comme instrument de bruitage et la direction n'allait pas manquer d'adresser un blâme sévère si la nouvelle lui en parvenait. On se souvint à temps que pour accompagner l'enregistrement d'un poète slovène, la Rhumerie Martiniquaise avait prêté pour quelques heures sa machine à additionner. Et c'est ainsi que la mise en ondes fut orchestrée, par le mariage inattendu et audacieux des mathématiques et de la poésie. »

Le texte des *Lions à barbe* a été réadapté une seconde fois et présenté au Théâtre du Centre Américain les 21 et 22 janvier 1966. *L'Hommage personnel à Dada de Camille Bryen* clôturait alors la soirée organisée par l'Association pour l'Étude du Mouvement Dada, lors de laquelle ont été présentés le premier acte de *L'Empereur de Chine* de Georges Ribemont-Dessaignes, *a Seconde aventure céleste de Monsieur Antipyrine* et le *Cœur à Gaz* de Tristan Tzara.

Lions à barbe dans un arrêt de poursuites les poids de cuivre jouent les tambours dans les collines du ciel

Dramatiques dentelles les mains se serrent sur des plats d'argent où des savons ocres moisissent et moussent

La fièvre allonge ses plumes près du rideau de fer du lit repeint à l'aube et qui va rentrer dans la boîte Le cadavre volé par le trou de la serrure commence l'impressionnante descente liquide de l'escalier ciré du cimetière

Défilé des possibilités matinales en conserves de deuil Les pieds perpétuent les instruments aratoires qui déchirent les rayons des fantômes Au fond des tiroirs des papiers des lunettes des poitrines décrochés et des seins oubliés sur une route cosmétique et de fleurs s'agrippe le piège des nombres

Un sommeil nécessaire comme une bougie transparait et lave la fente charnelle d'une aube cerclée de lait frais

C'est une corne qui dessert les arrondissements éloignés dans l'Histoire

La rue brillante laisse couler d'œil en œil de visage à visage une couverture crevée d'ossements roses de sourires d'étoffes de ceinture

Les canevas des bouchers se referment leur clé à la boutonnière qui délivre et laisse se précipiter à petits coups des rubans de chair belles feronnères vers des égouts colorés de coutumes grisailles sentinelles veillant les sommeils des cerveaux chevaux mécaniques papiers peints

Dans les cuisines de porcelaine des aventures de cuivre se rencontrent comme des interprétations minimales du crime

Une chanson est à suspendre aux fenêtres des soldats endormis entre pain et jour qui s'enroule le long des murs comme des fleurs barbouillées dans les pioches

Ainsi sur une route importante les caractères font à midi de durables révérences permettant le retour aux maritimes transports du passé

Il est un sable iodé qui s'ensanglante dans mon absence où le cri ce poignard du cœur tragique remet ses interrogatives danses truquées

Pour porter cette perruque frontale il faut coupler ses monuments du nuage qui se lavent de siècle trophées de coquillage et de pompes mythologie à rebours et bouillonnante retrouvée avec une couleur de bois malade

Un tragique de pirate écarte un habit rouge et ses grelots le long d'une tombe bordée d'arbres rochers et de feuilles de tremble étrangement grandes

Dans les cerceaux et dans les cages des mères à genoux comptent leurs blessures et leur argent en monnaie feuilletton de leur sein

Désarmant souvenir de la grève où des animaux pris de panique s'allument et rêvent

Des fleurs de sables mécaniques agitent des tentatives de mains pour saisir ces cheveux colorés ces soies étendues et salées qui passent devant leurs robes

Une fille intérieure étend et capte cette débauche héroïque de muqueuse Adolescences aux pertuisanes vos yeux se suivent dans ces manèges vos regards verticaux se meurent dans les fentes du monument ces pans de murs abandonnés où s'ouvrent les morceaux d'éponges les débris de fer les bas des femmes corsets fleuris rejetés par la houle de lune dont les cornes ceignent vos fronts pâles

Chaussez ses sandales de galets partez sur ces radeaux creux de chairs tendres mi humain mi poisson

Les aiguilles des corps tourmentent et effilochent des vêtements plus légers encore

Qu'un jeu de cueiller d'amertume contractant des cartes de géographie pitié ne vous alarme plus une statue jamais ne dort sans son ombre on peut ressortir sourd des bras salés de l'écume

Des buissons de moustaches postiches se répandent et glissent en sourdine à la hauteur des lèvres

Désert inorganisé la formation aérienne et en couleur des casquettes par contraste naissent sourdement Révolte dans chaque poitrine bardée une foule énorme des robinets ouverts entre les jambes se précipitent aux frontières

Les galons poussent sur les ventres les épauettes égrènent leurs peignes sales

Des linges se tendent sur des doigts et des cheveux hoquetant des croix rouges

Les automobiles se retournent comme des insectes et les parfums changent les tiges manivelles de cinéma Au-dessus des ailettes et des ponts une position m'obsède et me surprend crépusculaire feu d'artifice

De toutes parts des feuilles renversées imitent mes efforts et les tambours battent compliqués de cartes à jouer dans les cours des maisons des statues de poussière veillent les corridors où s'accrochent les rampes et les écriteaux noirs

Les oiseaux fatigués plongent dans le gaz attendri et relèvent les corps pliés en deux sur les trottoirs

Des baignoires glissent cercueils mouillés et des corps se retirent des fontaines éteintes

Sur des planches s'étendent en petits œufs irréguliers de ridicules humanités sans naufrages possibles

Une boisson chaude et fripée contient des chansons et des ordres monacaux

Se dévidant et décolorant les arbres lisière de salut les instruments de fer modèlent leurs insomnies en réveil matin de Lazare

Dans les puits d'églises les ornements en dentelles refléurissent

Dévastés sur le ventre où une barbe noire postiche provoque la stupeur bénite du diable

Les poissons-scies dans les veines bleutées continuent leurs plongées anatomiques

Qui entreprend de casser les cailloux du cadre de se perdre dans la forêt

Nuits massacrées

Camille Bryen, *Nuits massacrées*, in *Les Feuilles de l'Îlot* (n° 10), Rodez, 1938, 7 p.

25 x 16,2 cm, 1 feuillet plié, Avant-propos d'Henri Baranger, poème de Bryen

Cette suite des *Lions à barbe* (p. 83) a été éditée à Rodez dans le dixième numéro des *Feuilles de l'Îlot*, fondés et dirigés par le poète Jean Digot. La plaquette de *Nuits massacrées*, dont quelques exemplaires sont sous couverture spéciale noire avec une impression blanche, est formée d'un feuillet plié contenant le poème du même titre, scindé en deux parties. Il est introduit par un texte d'Henri Baranger : « Guidé par l'automatisme génial et précis des noctambules, Camille Bryen dirige l'orchestre d'un opéra fantôme qui coiffe à ravir un ciel d'orage. Il ne manque pas la moindre virgule à la moustache du piment rouge... [...] Automate hydraulique, Camille Bryen terrorise les habitants de notre 'Ville Lumière' par ses mœurs atroces de Peau-Rouge. » Pour René Massat, ce texte très sombre et violent, fait apparaître « une pénétrante synthèse de la révolte [...] Le cœur alourdi d'un regret qu'il enfouit au plus profond de lui-même, le poète laisse errer sur le monde, le regard de celui qui considère la plus mystérieuse et grandiose aventure, comme irrémédiablement gâchée » (in *Europe*, 15 mai 1935).

Les piliers du vampire endorment d'une teinture de mâchoires ouvertes de crasse ses œufs historiés qui se détournent et tombent

Les pierres de la ville à la hauteur des crânes pensés sous la pluie dénu-dée d'insectes rêvent cet enduit de noir mouillé élément de langue se dissolvant en poche en promenade de gant qui évapore

Une forêt humide ébouillante un regard mal cuit des peaux jaunes pendente et s'évasent en sucreries végétales tâches moisies cervelles glacées

Une pâtisserie en marche de monumentale extraction de minéraux velus et des substances de clés entrebâillent les preuves cadennassées digestibles pilules de sève

Les formes insensément crachées dans leurs façonnables métaux d'amertume grelottant des tibias de fer blanchis se reconnaissent des dentelles d'ancêtres en chapelures de tiges.

Un pavillon semis de muqueuses égarées dans des livres catalogues dispensent des peurs de caoutchouc ramollis seins dentelés dans des bielles où les luisent détresse imprègnent leurs présences ciseaux rongeurs de lobes dans de véhiculants crânes ouvragés et porteurs de cierge dérangeant les pâmoisons d'oreilles en feuilles musicales et ternies

Orchestration tableautin de lave de chair entrevu loin de ce plancher dévoyé dans ses danses désorbite – pointe – sèche de barbes bêlantes un cristal de jambe continue l'effrayant catafalque des désirs

L'ombre étoffée et pesante anatomie de séculaire maison de prière s'est fondue en tranquilles brouillards de bêtes où se déshabillent les fantômes

Une tempête hauts crochetages désespérés des mamelons vaincus et galopés souvent taciturne de ses recherches à la ligne de mutuel dérapage porte-voix saignant flasque gardiens des éclaireurs carrefours d'artères comme prisonniers de ces plantes écartées sur ces pointes sombres c'est maintenant les ossements de nuages conservés d'oubli

Déboutonne les castrations de phoques vissé sur tes casquettes de buée de mer dans ces cercles nocturnement retournés tourbillonnent les trop vivantes épingles de l'heure Qui s'endorment à leur tour au militaire tournant dans une toussoterie désarmée narines des chevaux analogiquement ennoblies et murées désespérément vers les nordiques morts immobiles Une cavalerie idiotement maigre s'égare dans ses mains

Ton signalement massacreur souffle les usines déchiffre et saigne les arêtes noircies des girouettes géométriques et emmêlent tous cordonnets et

ses ornières de bouches mal peignées Les murs crépis des poitrines soulevées relèvent musculairement les couleurs de l'espace ton visage arabe efface les flammes au-dessus de tes cornes révélateur des vierges

Les rues s'entrelacent dans tes rapports de crudités explosives montreuses d'étoffes rouleuses des gorges de baisers agenouillés de flaques de sang

La ville équarrit de sa meule les chairs frigides et détachées de leur centre bois de péninsules américaines des poursuites dans ses avalanches de boue

Le ferme-calme silence et trace une étouffante zone de froid dans les chevelures barbelées piquant les squelettes de fleurs

Les mains gantées soupèsent les derniers incestes réveillés et les dévorent

II

Les cris des rochers involontaires nuages des fontaines fleuries Les pointes des mousses étirent les escaliers naturels pelotonnant leur ficelle autour de leurs corps à chaque étage lumineux entrechoquant leurs larmes de verres.

Les rues qui s'ouvrent s'égarer dans le fleuve animalisant avec ses humaines écailles tristes que dit-il ?

Les étoffes de pierre usent de leurs plaintes les talons éteints

Les sels obligatoires au fond des grottes bleuissent leur couchant

Les bouches cuivrées de lanières blessent les blocs envolés du regard des jardins.

Même une main glisseuse des cordages des murs pénétrant les îlots de fatigue avec ses cheveux d'os et ses voilures blessées les cuillères aveugles de ses violons pourrissent le décor

Le fruit explosif à la boutonnière demain-printemps qui coupe en deux les figues fleurs de femmes annonçant

les cimetières anonymes des cartons couleur oreille Les ballets de caoutchouc sous les lacets de plumes des soleils ruches Blonde tristesse vestimentaire d'ardoise l'église inutile en balancement de chair de vent invite

Lions à barbe vous ne savez plus dormir dans vos étoiles d'emballages en cahots célestes

Les savons faux rongent vos plaques d'estimes de bretelles et de chères

Les ventres des banques fatigués aux carrefours des gilets d'horloges d'entrailles révèlent leur ridicule drapeau-triporteur

Dissolvez les bouquets de graisse de rides de patience de phoque

Les barricades giflent les casernes

Les carapaces fermées des prisons sans chaînes d'amour

Le plaisir coiffe ses tics automatiques d'impossibles

Les tuyaux vertébraux des nuages de chair organisent les musiques rocheuses sous les peaux et les pavés des ganteries d'enfant aux minutes peintes en boutique et en fièvre bleue

Les rues du corps allument les lions d'enseignes de bal leurs cheveux comme des ponts poissonneux de sexe et d'affiches

Les lumières tombent des étages de mes poches

Solitude de ma paupière dormez-vous ?

Le vertical éternuement des lignes d'amour claquent aux parois du midi

Les Cloîtres du Vent

Camille Bryen, *Les Cloîtres du Vent*, Paris : Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1945, 14 p.
22 x 25 cm, 12 poèmes de Bryen, portrait de Bryen d'après une pointe-sèche originale de Marcoussis.
Achevé d'imprimer en juillet 1945 par Kapp, à Vanves.
30 exemplaires sur beau papier blanc, numérotés de 1 à 30 ; 900 exemplaires sur vélin supérieur,
numérotés de 31 à 930 ; quelques exemplaires hors-commerce

Le titre des *Cloîtres du Vent* apparaît pour la première fois en octobre 1937 pour désigner le poème *Plus vierge et fatiguée* (in *Le Lunain* n° 6), qui sera intégré au recueil de même titre. Il a également été utilisé pour intituler un poème en trois parties (comprenant *L'Oiseleur végétal...*, *Précise tes montagnes* et *Les Caverneuses faiblesses...*, qui seront insérés les uns après les autres dans le recueil), publié en juin 1939 dans le neuvième numéro du *Beau navire* (revue poétique dirigée par Maurice Chapelan). Seuls ces textes et *Prose*, publié en 1935 dans *Mouvement*, ne sont pas inédits lorsqu'ils paraissent dans le recueil. Il est par ailleurs fort probable que tous les poèmes aient été composés à la même époque.

Dans ce recueil, le rapport à la nature, aux éléments, diffère très nettement des compositions antérieures de Bryen. Ainsi, pour Hubert Juin, cette œuvre est « très importante dans son expérience, parce qu'elle modifie et accentue singulièrement les thèses initiales. Dans *Les Cloîtres du Vent* ce n'est plus l'homme qui est auteur du poème, ce dernier étant le résidu sensible de ce qui traverse le premier [...]. Il devient, pour forcer les mots, témoin passif, quoique participant, d'un vaste flux astral ». (in *Volonté*, 15 janvier 1949). Pour René Massat, « il y a fixation d'un état psychique traversé par le poète » (in *Poésie* 45, août 1945). On retrouve cette recherche intérieure, ce rapport au psychisme, dans les dessins et même dans les objets que Camille Bryen réalise à cette époque. Au milieu des années 1930, il se prend ainsi d'intérêt pour la psychanalyse et les sciences occultes, domaines qu'il réunit à la littérature au travers de l'écriture automatique.

Par ailleurs, dans l'un des textes inédits de Camille Bryen (cf. *Parce que...*, p. 396), il est évoqué l'idée de l'acteur et réalisateur Frédéric O'Brady de « se servir des *Cloîtres du Vent* comme d'un matériau scénique ». Ce seront finalement *Les Lions à barbe* qui seront adaptés l'année suivante et enregistrés au Club d'essai. En 1975 Michel Butor se sert du recueil, et notamment du vocabulaire utilisé, comme support de son texte dans *Les Cloîtres du Vent, Chanson-compliment bryenologique*.

Une maquette du livre (FF 7/3) renferme l'ensemble des poèmes, écrits en lettres majuscules. Il n'est pas certain que ce document soit de la main de Camille Bryen, même si quelques éléments de la cursive pourraient lui être attribués. En tout cas, ces textes ne diffèrent en rien de la version finale et ne sont d'aucune utilité pour la compréhension et l'examen de ce recueil.

Comme dans la publication, les titres n'apparaissent pas pour introduire les poèmes, mais sont signalés à la fin du texte, voire au milieu. Lorsqu'il est indiqué dans le corps du texte, c'est qu'il s'est imposé en cours de rédaction du poème. Tandis que la plupart de ces manuscrits sont ornés de petits dessins, d'autres documents portent le tampon signalant que le Service Central de la Censure a autorisé la publication de l'ouvrage, sous la référence 8.945. C'est la Nouvelle Revue Critique qui édite en juillet 1945 le recueil, composé de douze poèmes et de la reproduction d'un portrait de l'auteur par Louis Marcoussis. Dans un article qui rend hommage au graveur, Camille Bryen explique que *Les Cloîtres du Vent* devaient être édités en 1939, mais que la guerre en a retardé la publication (cf. *Souvenir de Louis Marcoussis*, p. 467).

Des portes s'ouvrent d'autres souffrent
elles ont les mêmes pènes

I

PROSE

Quand les nuits sont d'été dans l'arsenal des pâleurs un rayon oublié s'endort

Sur le décalque des forêts les troupeaux rayés le fouet de la mer et un sein qui brûle dans l'attente

C'est le rebord de fer du cimetière qui grandit et qui m'impose la nécessité de me voir nu à l'envers et revêtu de moi-même comme un miroir

Des mains de mon sommeil se glissent des mains liquides rien ne résiste à cet éclatement de soie

En d'autres temps lointains un long voyage m'est préparé les cavernes féminines multiplient leurs anneaux conjurant les orages et l'aventure

Je me baigne dans mon autre cuisse neigeuse qui m'obéit et me transforme

II

L'OISELEUR VÉGÉTAL

L'oiseleur végétal éteint l'eau des cheveux et des yeux dans ses réseaux de sève

Les cloches les porcelaines sensibles les oreilles des escaliers d'arbres qui s'endorment

Leurs visages volants aux cérébrales étoffes des colonnes prolongent les ruses des visages et leur pansement

Les creusets les statues les jambes escaliers élèvent les bougies musicales entrouvrent les ailes inconnues évaporent les globes de feux

Tu t'endors dans tes alvéoles de cuisse livide comme une médaille de lierre dans ses dentelles de veines et de pointes

Et le manège pourtant des commissures et des signes des mains de tempête s'agenouille dans les gorges

Dans les souterraines feuilles entrouvertes même alphabet inattendu
même fourrure de regard

III **PRÉCISE TES MONTAGNES**

Précise tes montagnes dans les chairs ombreuses de mai
Les naissances escarpées se calfatent
Les sources des portes des escaliers s'angoissent
Sur les fers endormis où déambulent les bustes
jaillissent les fourrures de pièges
Un mort deux mots envolés ouvrent les robinets
des figures
Femme face au progrès végétal dans le fond
des horloges d'aurore à moi
Les potions de poitrines sortent de ces mers
photographiques et funéraires d'oreille inventée
endormie dans son ombre fausse
Une lumière de buste de doigts de cire
ces expansives têtes effacées
C'est le quai des tours des jupes de baies
les liquides mains des chambres en tunnels
de fleurs noires ces murs imprégnables de mon corps
de nuit
Encore un espace qui se décolore comme une nuit

IV **LES CAVERNEUSES FAIBLESSES...**

Les cavernes faibleses la volonté souterraine du feu plus que sous
son aile découverte endort et éveille les anciennes peaux des bestiaires de
mes chambres noires
Les animaux délicats des févriers lacis de chairs tendues phosphores
apprivoisés des instants retournables des chutes horizontales en dents en
pelage doux touchants totems de mes villes
Les chairs des cordages et des respirations chaudes en couchés de
sacrifices les couteaux des coquillages oubliés les peaux entrouvertes et

dévorées d'innocence les cavernes colorées la tête de l'air du désir
La crudité des miroirs les gestes saccageurs des forêts d'appels les
cosmogoniques chevelures escarpées de solitude
Sculptural abandon mouvementé de sève le désespérant éclatement
du vide les bêtes confondues de l'étreinte les fourrures tuées qui s'étei-
gnent
Les orties des plaintes civilisées du feu

V **PLUS VIERGE ET FATIGUÉE**

Plus vierge et fatiguée
s'isolant de l'espace du futur manteau
de la pluie
qui l'entend et l'enveloppe de mort
en reculant dans les arbres
qui la fleurit de grès et de rivière
et fixe les cailloux de pensées pour
l'endormir ?
une image du vide si on la retire
une flamme s'éteint s'enfuit se noie
Et lui aussi dans le manège
détourne la tête revêtue de noir
C'est rare la tempête
qui dévore les chairs du feu
Il a les déserts de cascades les grottes
où finissent les mains
hautes des minéraux

VI **LES RÉTICENCES AGRÈGENT LEURS LIANES**

Les réticences agrègent leurs lianes qui poussent
dans les corps répétitions des pesanteurs des nuits allongées
de l'absence
Visible des gestes solubles le centre retrouvé

s'émeut pour plus ourdir notre voyage et sur les traces
effacées l'horloge précise l'espace d'un corps évanoui dans
ses barbes de sable
L'entrelacement vers les grottes fixes le regard inventant
ses animaux ses lignes de perdutions ses élans pour rejaillir
dans d'imprévisibles tourments pourris d'amour et de regain
 Arsenal souterrain déchaînant les muscles
d'assises minéralisant les instances paupières fixes
où les froids glissent navires vaincus d'anémies flammes
tourneuses d'invention

 Les murs imprécis s'endorment
mobilisant des lèvres et des plaies vivantes pour se ternir
égaiillées aux buissons analogiquement vécus dans ses cadres
 Ta voix nue autour de mon bras
te rend plus inaccessible comme une détresse du vent

VII FORTEMENT SCHÉMATIQUE

Fortement schématique mais attendrissant matinal
les pièges de l'ouïe fonctionnent dans l'eau des yeux
Les bustes résignés en dents d'odeurs naturelles
ces humides coquillages nouveaux d'endormements
Yvonne d'arbres de couveuses écorces de pierre
Les pâles morts fragmentées ces houlettes des cimetières
où rien que d'humides penchants
aux roses d'os couronnées aux noires traces sœurs des lèvres
 Nuage où fume une sculpture avare
et ce visage composite de perles de fatigues peurs
meuble vagabond de plein ciel et ces ficelles de
main en main sur une tombe imaginaire
 Le délire organique jusqu'au regard
crayeux du sommeil entrouvrant cadavre de l'insecte qui
s'envole aux vitres de l'amant

VIII BOISERIE INCASSABLE

Sont vivants les carrés noircis des précipités d'escaliers
les étouffements des guéridons d'oreillers de médailles
noircies
 qui aux poignets qui aux grilles endormies
prennent usent
 vivantes étoffes les chairs ouvertes
c'est voyageuses que tenailent les oreilles des sons dans
les parapets de cheveux des rubans brûlés des perles
 Aux cous des escaliers les rideaux
les grasses entreprises les roues des suicides de morts
les jeux de soldats
 Toujours en creux les seins d'envol
et sous les toiles au cœur de la main
une flamme petite en miroir une femme en matière de miroir
de petite

IX ANNE PAS MOURIR

 Longue de cordes et de sang la plus vive endormie
au bord de la rivière
qu'un escalier brûle en son visage
qu'une main vous blesse en ses glaces
Que son œil soit long comme un bas ou comme une fleur
c'est écorce qui tombe parfois à vos pieds et qui sourit
Au fond d'une crème de silence l'étoffe rougit mes yeux
tu éteins ou tu allumes ton long bâtiment sous-marin

 Mon corps a des ténèbres aussi et des marches
à descendre comme vos pluies
Des marches tâtonnées où la folie mord humblement comme
un cheval blessé respire

ANNE PAS MOURIR

Je permets qu'on froisse un nom
dans mon ombre qu'une main s'effeuille sous les toits

X

PHASES DU NARCISSE

Le tunnel railleur choit dans les nuées
un corps paraffiné dans les plus graves matrices de l'unique
qui est le sens le plus subtil d'un dieu

Les corps d'ongles et de métaux imagent des chants et des
lévitations

Baignés dans l'énorme au rideau de plumes
les éléments conjuguent la hantise
rire des océaniques contractions du feu

Les têtes des rois glissent sous les dents du dragon
sur les plaies de l'épée

Si l'insecte dort l'ombre s'y raccroche
les lampes brûlent derrière les fontaines du sang
Sur les ventres des paysages aileux les serrures bougent

Le double sexe se reforme dans ses vapeurs de dentelles

Le présent lisse ses mains exposées au froid

XI

ÉNUMÉRATION D'AILES

Promenade aux grilles fanées de ses yeux brûlants de maigreur
les ouverts de verdure les nervures des feuilles d'absences
C'est une gerbe de corps

Le sel des étoiles montreuses d'éclairs féminins
Les brouillards de voilettes gorges frivoles des chutes du soir
Le métal des plaies

L'armature du sourire sans morsures d'heures
L'œil unique qui déchire l'étoffe des pays

invalides aux creux des bois de porcelaine luisante
des râles de poisson de poitrine

Froid horizontal naviguant blessé

aux mains pourries d'iode

prolongent les liquides cardiaques de l'amnésie

Les bas noircis des jambes fuyant les cours d'automne

Les écussons rouillés des papiers dépeints

les infirmes pièges de la toux

Tes manèges de salive aux écriteaux aux

ports des écoles les réservoirs de l'enfance

perclus de coton d'oiseaux

Les cheveux déroulés des géographiques délires

les aiguilles des nerfs

les feuilles de poumons gazeux de sang noir

les malades des mains

les doux pendules de l'idiote araignée qui saigne

Les eaux les lampes les cuisses des eaux

Les chats rôdeurs de l'insomnie

Les paupières fermées de la pluie usent les cordages du front

Usure de la mer écume de sommeil

XII

MATINS ICI

Assez de vie menstrue décadente se taire
L'oiseau s'envole de ses peaux les plumes se répondent

vous dormez incendiées mimiques des mains d'océan

Mais lui les rides du matin ses valises ses étagères

qui ont peur de ses doigts

Les diamants troublaient son encolure

quel chaste regard pluvieux la petite princesse

Demain dans les minarets mouillés les fleurs des
obus béants le soleil sans béquilles les mendiants
mangent les fruits brûlés de plaies et de vermines
Ce sont des yeux plus que des pays qui s'annoncent
les nuages lèvent des écorces fatiguées
Parti sur ses montures neuves le désert coud
les os des pierres mortes
Les fruits des yeux étoilent les murailles nouvelles
les insectes des midis sont les pleurs de femmes inconnues
dans les rues des midis sauvages

XIII

CENTAURE FATIGUÉ

Centaure fatigué étendu dans le ciel
comme un manteau endormi m'endors-tu ?
Les ramures du temps drainant mes images
les respirations des figures de la mer
les ramures lient délient les jambes
déchirant les étoffes de la chair de notre amour
Suspendu aux cheminées
saisi sur les toits
dans le chapeau des arbres qui rit vert
Mêle ta musique d'horizon ramène un sommeil
long de complice animal pour des visages
d'identique destin

...

Une voix aiguë couverte de plumes
pour traverser l'eau sur le dos du centaure

XIV

DEUX PHÉNIX

1

Du corps des oiseaux morts s'envolent des abeilles qui brûlent
(Étoiles fixes intoxiquées d'astres brûlez)

Les tambours du sang agenouillent les lions du matin
(Nuages présentant les chevelures et les bustes etc.)
Têtes de l'espace ou du froid c'est mon sommeil
Le roi des escaliers salue les ombres sous les arches des ponts
Les liens blancs du midi s'envolent des lampes de la terre

2

Nié de chair et d'ombre
Ontologie du silence
Si près des métamorphoses qu'aucune feuille ne recueille
ses coups

Porte du large Bar du Sud
bonsoir nuage troué de vraie chair
qui s'écoule dans les veines du néant
dans les yeux des ciels de lys
sur les plaques des rues de Paris
sur nos fatigues de l'amour
(Monte à l'intérieur des arbres ciel de terre
à l'intérieur des hommes ciel de feu)
Éclair dans le ciel du Taureau dans la Vierge
humide arsenal
Les nuages et les métamorphoses le long des vitres du corps
Le cerveau a des ailes de feu des éclairs de sel de ciel

La Chair et les Mots

Camille Bryen, *La Chair et les Mots*, Paris : K Éditeur, 1948, 48 p.

19 x 14 cm, in 8, portrait de Bryen par Zadkine, bibliographie, table des matières

1000 exemplaires avec un portrait de Camille Bryen par Ossip Zadkine, dont : 50 exemplaires sur chiffon

Marais Crève-cœur avec une lithographie originale de Zadkine, numérotés de 1 à 50 ; 950 exemplaires numérotés de 51 à 1 000

Déjà en 1937, *La Chair et les Mots* étaient annoncés dans *L'Aventure des objets* comme étant en préparation. L'un des documents de travail nous apprend que *Textes poétiques 1934-1937* fut d'ailleurs proposé comme sous-titre (FF 834). L'ouvrage ne paraîtra qu'après la guerre, sous la forme d'un *Journal Poétique* qui s'échelonne sur une quinzaine années. Camille Bryen a finalement intégré sous le titre de *La Chair et les Mots* des poèmes plus récents (seul le plus ancien date de 1930, les autres ont été écrits pendant et après le conflit). Outre quelques pages de titre et diverses bibliographies, seule une maquette de la couverture retient l'attention parmi les documents préparatoires au recueil (FF 832). Le tampon que Bryen utilisait pour dédicacer le recueil, sur lequel était inscrit « Affectueusement / Sympathiquement / Respectueusement / Biffer les mentions inutiles », n'a pas été conservé dans son fonds d'atelier.

La mise en page sera en fait réalisée par Simone Lamblin et le livre, dont les cinquante exemplaires de luxe comprennent une lithographie d'Ossip Zadkine représentant le portrait de l'auteur, sera publié par K Éditeur en avril 1948. Il s'agit de la maison d'édition d'Alain Gheerbrant, avec qui Camille Bryen va réunir des textes l'année suivante pour *L'Anthologie de la poésie naturelle*. Le frère de Gheerbrant, Bernard, qui tenait la librairie-galerie La Hune à Saint-Germain-des-Prés, exposera plusieurs fois les œuvres graphiques de Bryen dans les années 1960.

NAISSANCE DU POÈTE

Les toits sont tout mouillés de pluie
l'odeur de la pluie est son corps
ma tête lentement se vide
mes sens s'affirment dans le noir.

Blanc très blanc
dans cet hôpital
où on meurt sans savoir pourquoi
à chaque instant il meurt en moi
ou un élan ou un espoir.

Notre amour est au fond d'un puits
on ne peut plus tirer la corde
mon amour est au fond d'un puits
et ne sera plus notre amour.

Les mots boitillent dans leur sens
ce sont des cadavres de mots.
Que voulez-vous tristes m'apprendre
que je ne sache avant d'écrire...

C'est maintenant que je suis mort
piège de ses bras à mon cou
espérance oreiller crevé
le noir est là un peu partout.

Les toits sont tout mouillés de pluie
je suis très vieux puisque je sais
il faut finir, il faut finir
ce n'est ni long ni difficile.

LA CHAIR ET LES MOTS

Plusieurs visages sont partis
depuis le 17 septembre 1907 où je suis né,
dans la ville du pont transbordeur et de l'angoisse nantaise,
plusieurs visages sous mes semelles.
La poésie (les becs de gaz de l'amour) ce n'est pas parce l'on a connu le
porte-plume pour en faire une musique universelle.

Ce n'est toujours qu'un mot que j'ai cherché.
Un soir j'ai composé tout un poème.
Puis les mots sont entrés les uns dans les autres,
finalement j'étais à Montparnasse à boire de la bière,
il ne restait plus que le mot cigarette
j'ai fumé une cigarette
puis une cloche m'a demandé une cigarette,
plusieurs mots et cigarettes sont partis sous mes semelles depuis le 17 sep-
tembre 1907.

Les mots cachent leurs anges et leurs ciseaux,
je m'en venge en les commandant.
Les mots ont toujours été en moi,
mes mains parlent avec les autres mains,
je change les choses en les regardant et à mon insu car je leur donne des
noms qui ne sont pas justes pour mon cerveau.
J'ai rencontré des fantômes dans les squares,
j'aimais des femmes dans les métros et dans les cinémas
en ignorant leur nom.
J'aimais une Américaine qui me donnait rendez-vous en tournant les
aiguilles de sa montre car je ne comprenais pas encore l'anglais.

Ma main tu me parles dans la nuit
mon ventre tu me parles dans la nuit
mon corps tu me parles dans la nuit
et surtout dans votre nuit à vous vous parlez
vous inventez les mots mon corps.

Mes yeux vous parlez
mon manteau noir derrière mon crâne
mon manteau noir d'enfance
mon raz de marée de conscience lointaine
plus loin que mon passé et mon avenir.
Vous parlez mais trop vite trop loin comme
d'anciens futurs.

Femmes penchées sur ces lignes
comme des nuages suspendues à mes yeux
je ne vous interdis pas de m'aimer, d'offrir
le centre de vos corps à mes rayons.

Je suis peut-être mort depuis
j'assiste envolé de moi-même
à la liquidation de ma chair et de mes os.

Un nom doit s'allumer comme une rampe de lettres
celui des avatars de ma ville.
Ni ancien ni jeune mon nom
que je porte comme une ville suspendue à mon bras.
L'enfant qui me procréé est la mère dont j'accouche.
Océan percé de soleil.

Mais maintenant je suis une lampe perdue
à l'Orient-Hôtel, rue Perceval,
avec un lit pour dormir
une chaise pour accrocher ses vêtements
mais au bout de la chambre une fenêtre
et derrière la fenêtre la rue.

La rue où les hommes et les enseignes parlent.
C'est un divertissement de choix comme un téléphone
avec soi déguisé à l'autre bout du fil.

MA CHAMBRE À COUCHER SUR SA TIGE

Une cheminée pétrifiée
rencontre en route la chanson du coton
hydrophile
qui
participe de la Féerie
dont l'expression des doigts
serait à noter en couleur

une armure revêtue d'idées de choc le revêtement d'une jeunesse de plomb
pour écrire

d a n s l e s c r e u x d u c o r p s
les cheveux se mettent sournoisement à pousser.

L'utilisation d'un élément aussi important dans ce récit ne fait pas assez
bloc.

La cheminée couverte d'ânes continue à
pétrifier une ambiance distendue
jusqu'aux yeux.

C'est un buisson
une longue flamme
le journal du matin

Le sang se mettra en mouvement
éteint par ma concierge.

Peut-il s'agir d'une aussi petite fleur de soie sur
un caleçon de soie noire une jambe naissante
de jaune allant avec l'apparence d'éponge
et sans fermeture une salade le vert tendre
inexplication d'odeur grillage.

L'Utilisable sourire du quotidien
pour transmettre dans le repos
de la promenade
l'appréhension de la descente par petits morceaux et du retour en végétale

beauté du cœur de la main.
Ne perdez pas les Petits cubes
Peut-être de viande.

Il conviendrait ici de reprendre ce récit à reculons et sans se tromper de case, uniquement de mémoire et sans fatigue un exercice excellent pour briser le miroir voir fonctionner sa statue.

La chambre à coucher est située au premier étage de l'Orient-Hôtel.
C'est un hôtel modeste.
L'annuaire des téléphones édition 1939 page 479 3^e colonne 12^e ligne signale ces renseignements :
Orient-Hôtel 2 rue Perceval seg. 83-07.
Le numéro 2 de la rue Perceval est une maison qui fait angle avec la rue Vandame, une façade donnant sur cette rue et l'autre rue Perceval devant un grand mur triste couvert de graffiti.
Dès l'entrée dans la chambre, une sorte de renforcement, création d'une architecture singulière, apparaît : simple obscur ; meublé d'une table couverte de papiers, de livres, d'une montre globulaire, d'un cadran solaire en étain daté 1786.
Quelques portemanteaux dissimulés derrière un rideau vert.
Ce renforcement, sorte d'entrée, aboutit à un lit étroit et la pièce se découpe à angle droit. En plus du lit, une armoire à glace fait face au lavabo surmonté d'une autre glace, permettant les jeux de perspective pendant la toilette. Un support serviette en fer nickelé avec deux serviettes. Le lavabo avec deux robinets eau chaude eau froide.
Une chaise avec un coussin.
Au mur le portrait d'un jeune homme carte postale en couleurs d'après l'œuvre de Pinturrechio, un portrait de Ste Thérèse d'Avila d'après Ribera, découpé dans un illustré.
Le lit est de fer. Il est recouvert d'une couverture rouge. À son chevet, le bouton électrique.
Au fond, une fenêtre à la française donnant sur la rue. Dans le bois de la fenêtre quelques curieuses taches rouillées. À la fenêtre des rideaux blancs façon dentelle. Sur le haut de l'armoire à glace apparaît le masque à gaz.

AUTOMNE À TRIANON

Une vie à ne rien faire
une vie en fer blanc
une vie en conserve
une vie qui ne peut servir à rien
bonne à sonner au sommeil ou à la drogue.

Une tête tombe d'un arbre comme
une feuille une tête d'homme mort tombe et
pourrit au sol comme un morceau de bois.

Bête traquée d'automne
il pleut sur tes pavés bleus
tu emmaillotes tes fenêtres comme des momies
sur les trottoirs siffle le masque aux dents blanches.
Frontières du monde mes sœurs où allez-vous
boire la tisane.

Écoutez les toux de la boue
les toux du sang
la terre a mal à son fer.

Aux barbes des jeunes blés des morceaux d'hommes sont accrochés
dans les souterrains de leurs mères des hommes meurent.
Quand on fait le tour d'un monde
tout le monde a les mêmes mains
le Napoléon de l'ombre et l'autre.

Général d'automne tu n'auras pas mes sourires, souris !
Mon sang ne coule pas à tes fontaines
tu as tes poussières j'ai les miennes et j'ai aussi ma mort comme une
absence de moi-même
je n'ai rien à faire de toi malgré tes galons d'or
et mon cœur de nègre.

PARIS DE NUIT

Mène l'air imprégné d'absence
aux poumons qui s'expliquent mal
les rues se suivent
et se mordent comme des ânes dans le noir.
Dragon. Rennes. Servandoni.
Refuge rouge bonbon
métropolitain de mes rêves.
Les cartes d'amour seront bleues avec un trou
noir au milieu
Perceval. Medeha. Daguerre.
Chair de Seine comme un oiseau fou
le pont d'amour et de sirènes.
Les fantômes du pont des Arts
s'agitent sur les bancs de fer
Rois de Sicile. Nonains d'Hyères.

Les rues tombent en feuilles de pensées
du sang parent pauvre du corps.
Maisons sous les oiseaux du soir
endormez-vous comme en un bois
où corps criblé de ses étoiles
Paris ferme ses yeux de Paris.

LE CHRIST EN GUERRE

Descend de croix Grand Christ faux
faux sont tes bois faux sont tes clous
on te crucifie pour des clous
et c'est pour des clous qu'on te loue

Chambre à louer
Christ à louer
hair à louer

Christ n'est loué que par des loups
que par les enfants et les fous
que par les avoués qui l'avouent
comme du soleil dans la boue.

Juste en face de la Sainte Face
face de chair pour marcher froid
fausse face avec ses courroies
face de nègre et de chimie
face de vers et d'ossements
celle dont rêvait Véronique
le théâtre et l'enterrement.
Descend Grand Christ faux
mains sur le bois
des fausses croix des faux fusils
mains fleurissant les bois humains
rouges des araignées du sang.

L'homme mangeant l'homme buvant l'homme pissant l'homme
aimant l'homme rêvant l'homme vivant l'homme naissant l'homme mourant l'homme

Vous savez combien je n'ai pas cet œil combien je n'ai pas cette main ce nombre combien je n'ai pas ce chiffre vous savez combien je n'ai pas combien je n'ai pas combien cet œil je n'ai pas ce sang vous savez je n'ai pas ces étoiles et ce sang je n'ai pas combien vous savez je n'ai pas combien vous.

Gertrude devant ses clous de girofle :
« Faites que ces clous deviennent des clous de girofle. »

BALLADE DE LA FAIM

Faim de soir et faim de nuit
frappant les outres des jours
feuilles des étoiles et des ponts
nuages de têtes et des sons
allumez vos pipes de terre.

La bête guette au fond de soi
avec ses plumes et ses barbes
orchestre du temps à rebours
frappez les outres de nos jours
que nos pains soient mouillés d'étoiles.

Les blés sont les épis des guerres.

« Ta bave » me dit l'escargot.
« Tes cornes » me dit le chevreau.
Bleuets les idées bleues de la faim
fouettant les cloches et les poches
saignant le sang des coquelicots.

Crocheteuse de poitrine
qui fait tousser les loups des bois
les bottins de nos guillotines
et les chats bottés de nos lois
rongeant le sel de nos narines.

C'est une robe qui s'enflamme
fait divers du corps et des os
mêlant à la chair des drapeaux
celle des étoffes de femmes
l'amour brûlant ses fins fagots.

Faim de soie et faim de suie
frappant les piles des ponts
arcs des cœurs cloches de vie
sonne bien et nous écoutons

l'aurore beurrée de comédie
la nuit blessée de verts sillons.

Jusqu'au fond des puits et des veines
dans les squelettes minéraux
lestant les araignées des chaînes
crevant les bagnes des cristaux.

éteignant les pipes de peines.

SOMMEIL EN FACTION

Le cheval qui chante et sait pourquoi
l'herbe qui sourit qui s'éclaire la nuit
le monde éveillé le monde endormi
autour de mon corps
soldats des yeux soldats du sang
soldats de ma mort sentinelles d'or
de quelle couleur est ce ciel de nuit
autour de mes yeux.

Mais comment voulez-vous mourir
comme un arbre dans la forêt.

LES DÉSERTEURS DE MARSEILLE

Je ne veux plus que tu partes en Russie
il répondit je t'aime
l'amour n'a pas de pays
c'est la jeunesse du monde.

Nous perdons dans le vieux port
tes vêtements verts et tes armes
l'amour n'a pas d'uniforme
c'est le rire de la vie.

Un soldat a retrouvé
la liberté de son plaisir
un soldat a retrouvé
la liberté couleur de femme.

LE SOLDAT MORT

Il avait vingt ans
avait-il vingt ans ce moment de vie
avait-il vingt ans ce moment de mort.

Il avait vingt ans vingt ans avait-il il avait vingt ans.
Il n'avait pas beaucoup d'aube dans son sac de ciel.
Il avait des yeux gris noirs bleus de toutes couleurs
des yeux noirs il avait bleus noirs d'étoiles de terre et de sang
des yeux qui éclataient dans les rues de rire comme des fruits de soleil.
Il commandait à ses nerfs et à ses os de vivre
comme un oiseau comme un poisson comme un homme
comme une étoile comme une plante
comme une idée de vivre il commandait.
Et ses yeux et ses reins et son sexe
et son cerveau et ses yeux se vidaient et se remplissaient de vie.

Et le sang et la lumière colorée et salée
coulaient dans ses veines.
Et il circulait autour de lui encore du sang et de la lumière
autour de son corps gonflé de vie et brillant de vivre.

On Elle Lui le nommait
Jack Joung, il était de London au beurre de brouillard.
On Elle Lui le nommait Hans Jung

il était de Berlin Berlin
il était de Paris Paris
il était de Moscou Moscou
il était.

Ils l'ont tué Qui Eux Ils
ils l'ont tué
avec une balle de plomb de fer
ils l'ont tué Qui Eux Ils
avec une balle de plomb
une balle de coffre-fort
avec une balle de dogme.

Ils l'ont tué Eux Ils avec une balle de flic
une balle de salaud Eux Ils une balle de mort
de dogme de flic une balle de coffre-fort.

Ils l'ont tué Qui Eux Ils

Il n'avait pas beaucoup de nuit d'aube dans sa poche de ciel.

LES MURS

Les murs où meurent les affiches
et les glycines des amants
les murs dressés les murs aimants
les murs rêvés, les murs pissants
les murs aux graffitis de sang
les murs usés de nos murmures.

Les balles vous ont piqués
fausses abeilles de nos chairs
murs mûrissant ensanglantés
fruits de nos automnes de chaînes
combien de fois les poings crispés
ont-ils hurlés les alphabets.

Faire l'amour avec un fusil
tuer ce qu'on ne peut comprendre.
Le monde fou à fusiller
tuer ce qu'il ne peut plus aimer.

Murs murants
et les tueurs et leurs mourants
dans les pierres de votre dur âge
murs murés comme les châteaux de l'enfance
enfance des grands jeux humains
abattez vos châteaux de cartes.

Un coq incendié chante sur les crêtes
les ailes noires font s'envoler les murs.

Murs brûlés.

BALEINE-VILLE

À Baleine-Ville
il y a quelques Jonas à savoir
que nous sommes des avalés.
Les lunes et les soleils sont de sortie
aux doux feux des entrailles.
Nous errons dans des rues intestinales
nous lisons les graffitis anatomiques sur les parois
et les dessins dans les flaques
de graisses de nuit.
Les formes de la baleine
dans les rues de la baleine
dans l'espace qu'aimait Vinci
éclatent
comme des boutons de fleurs ou des dardres filent
comme des cicatrices ou des baisers.

À Baleine-Ville
les révolutions et les alcools se sifflent
dans les estaminets sans minuit.
Bonjour l'alcool bonjour aussi
tirant les lignes d'horizon
langue de femme
œil de femme
ambre jaune

Mais moins baleine
que la baleine
nos poissons roulent.
Nous aurons des mains de pierre à baleine
des yeux de bois de baleine
et des regards de bois de lit
pour la mer qui le matin nous sert de descente de lit.

À Baleine ville
danse du ventre
accordéon de vigie.
L'homme est la seule baleine
qui sait jouer de l'accordéon.

Parole... parle !

Camille Bryen, *Parole parle*, s.l. : éditions Roland Fournier, 1949, 8 p.

32 x 24 cm, in 4, 1 texte et 1 dessin de Camille Bryen

50 exemplaires sur papier à la Cuve main d'Isle de France, numérotés de 1 à 50 et signés par l'artiste

En 1949, Camille Bryen publie chez l'éditeur parisien Roland Fournier son texte *Parole... parle !*, illustré de l'un de ses dessins. Édité en grand format, le livre est imprimé à seulement cinquante exemplaires.

Parole... parle ! Écriture... écris ! Peinture... peins ! Et l'hom, l'homme, l'homme, l'homme. L'homme est traversé par tout cet opéra. Quand il peint, l'homme, il est saisi comme un champignon, comme un comédien projeté hors de ses parois, lancé dans la vieille poêle à frire récupérée dans le sans-âge et le sans-mesure. Il est là écartelé, explosé pour reconstituer un acte absurde sur ses pattes. Un acte qu'il n'explique plus sans penser qu'il est inexplicable, un acte qui le relie aux pierres et aux nuages à l'âge de pierre et à Bikini, un acte cosmogonique, galactique, dans lequel l'homme reprend ses couleurs de couloir de métro pour la vie, dans lequel les pitreries de l'ignorance et de la connaissance sont fondues comme des vieilles graisses et où les dévorateurs de synthèses n'ont plus rien à se filer sous les mâchoires. L'homme d'abord sacralisait ce qu'il ne comprenait pas. Il en parlait, il en peignait, il en sculptait, il en éternuait. Et je magie, et j'inventionne l'invisible, aujourd'hui voilà qu'il sacralise ce qu'il connaît. Le voilà sous puissance de raison comme un tympanon raisonneur. Qu'est-ce que c'est qui que quoi ? Et le voilà jouant à cache-cache avec lui-même déguisé en fatalité, en sagesse et folie. Et le voilà réclamant sa libération alors qu'il est prisonnier de lui-même. La sortie réclame-t-il tout encordé dans les cordons des miséricordes, des téléphones, des calculs différentiels, des géométries, des psychanalyses. Cordon ! s'il vous plaît, hurle-t-il tout emberlificoté, tout embardoufflé dans les bobards, dans les bombes, dans les meurtrilleuses, tout englué dans les chewing-gums, les sexologies, les ocularies, les sociologies, les soshorlogeries. Qu'est-ce que c'est ce qui que quoi ? C'est qu'il faut resigner pacte avec son âme. Pacte avec le chat et la pierre, la fourmi et l'air et le feu, et l'eau et la terre. Qu'est-ce que c'est ce qui que quoi ? J'explique oua, oua, miaou abernahou, j'explique oua oua, miaou miaou abernahou oua oua. Il faut sortir de soi-même. L'échelle humaine est une balançoire. Nous crevons de ce que l'on ne veut pas avouer, qu'on ne comprend plus rien hors de cette effroyable peur de l'homme pour l'homme, qui s'interpose entre lui et le plaisir de vivre. L'homme a fait faillite comme mesure de l'univers et l'œil et l'oreille se détendent souvent dans des formes et des bruits qui n'ont plus l'humain comme majeurs, d'où les formes humaines d'où les voix humaines sont exclues. Les taches des murs, les fruits éclatés des pavés, les flaques de terre ou de ciel, les bruits des choses qui se brisent ou qui chantent démontent notre pendule. Peut-être que la peinture se jugera demain dans la mesure où elle sera l'expression la plus perméable de la désaffectation de l'humain. Ou elle aura laissé sourdre les appels, les signes, les grimaces et les éclats de la grande désintoxication, de la grande purge de l'*Homo sapiens*.

Hepérile

Camille Bryen, *Hepérile*, Alès : éditions P.A.B., 1950, 12 p.

6 x 6 cm, In 8, Achevé d'imprimer le 8 février 1950.

19 et 60 exemplaires

L'Aventure d'Hepérile (titre de l'un de ses textes) est pour Camille Bryen un aspect tout à fait singulier de son œuvre. Ce néologisme a tour à tour désigné un poème phonétique, un livre minuscule, une peinture abstraite, un nom d'oiseau... avant d'être « éclaté » par Hains et Villeglé.

Hepérile est un sobre opuscule de cinq centimètres de côté, qui renferme un court poème sonore du même titre. Il s'agit de l'un des rares ouvrages de Bryen publié chez P.A.B. qui ne soit pas illustré. C'est sous son acronyme que Pierre André Benoit avait déjà publié quatre ans plus tôt *Baleine-Ville*, illustré d'une gravure d'Otto Wols. Lorsque Bryen rencontre l'éditeur alésien après-guerre, P.A.B. avait déjà édité plus d'une centaine d'ouvrages en collaboration avec des artistes et poètes (René Char, Picabia, Arp, Surville, Rose Adler, Picasso, Miró...) qu'il a emmenés vers de nouveaux horizons littéraires, les incitant à repenser leurs manières de créer des livres. Ses ouvrages confidentiels (rarement publiés à plus de cinquante exemplaires), se caractérisent notamment par leurs formats très réduits et leur sobriété.

Alors qu'*Hepérile* est achevé d'imprimer le 8 février 1950, Bryen envoie une lettre à P.A.B. une semaine plus tard dans laquelle il lui déclare qu'il trouve *Hepérile* « réussi comme un gri-gri » (lettre conservée à la réserve des livres rares de la Bibliothèque nationale de France, citée par A. Coron, in *Bryen à revers*, p. 146).⁶

Hepérile nidi nenoine
Pinfontaliman younitu
Elébé oninui Crinane
Banin ovre ilair ali

Er janxon veleivinde
Ouni Seleu verisuale
Vi lomvre vi vavinole
Alani seiller sinuale

Munolisan disi vitite
Icabe filayenito
Me cumbile inononte
Lurtili invitinité

I vinsonfin Oulcranine
San nonin irana caillol
Sicate anon uliri
Icamani hour opaneil

Temps Troué

Camille Bryen, *Temps troué*, Paris : Presses du Livre français (coll. Le Soleil noir), 1951, 38 p.
15,5 x 20 cm, mise en page de François di Dio. Impr. G. Delachotte, Paris
20 exemplaires sur Annam de Rives, comprenant en plus un tirage spécial du portrait déchiré, la suite en couleur des bois et un dessin pégrigraphique de la main de Jean Arp, numérotés de 1 à 20 ; 300 exemplaires sur vélin comprenant le portrait déchiré, 6 bois originaux, 2 dessins palynogénésiques, numérotés de 21 à 320
1 ex. tiré à part des bois de Arp, 1 gravure originale ; Portrait de Bryen déchiré par Arp, d'après une photographie de Denise Colomb

Cet ouvrage se singularise par l'intervention du sculpteur Jean Arp qui illustre le recueil de huit gravures et d'un portrait déchiré de Bryen. Les deux artistes se connaissent depuis déjà depuis une quinzaine d'années lorsqu'ils ont ce projet commun. Leurs chemins s'étaient croisés pour la première fois le 18 juin 1935 à la galerie Gravitations, lors du vernissage de l'exposition Bryen-Olson. À partir de cette date et jusqu'à la mort de Jean Arp le 7 juin 1966 (il était né à Strasbourg le 16 septembre 1886 sous le prénom de Hans), ils vont rester et collaborer à plusieurs aventures artistiques et littéraires. Connu pour ses sculptures et reliefs aux formes abstraites, Arp est une figure historique du dadaïsme puis de l'art concret. Il participe néanmoins à plusieurs manifestations surréalistes, dont l'exposition organisée en 1935 par Mesens à La Louvière, dans laquelle Bryen expose des objets.

L'hiver suivant, ils abandonnent leurs créations tridimensionnelles dans le bois de Meudon. Après-guerre, Arp et Bryen voient leurs noms accolés pour des expositions, notamment celle réalisée par Marie-Suzanne Feigel à Bâle, dans laquelle leurs œuvres dialoguent. À cette occasion, Camille Bryen introduit les œuvres de Arp avec son texte *Les Lois du Hasard*. Il écrira ainsi plusieurs poèmes ou textes sur son ami et sur sa première femme, Sophie Taeuber-Arp.

Une vingtaine de documents préparatoires à *Temps Troué* ont été conservés dans les archives de l'auteur (listes de poèmes, essais de mise en page...). Sur l'un d'entre eux, est inscrit « Camille Bryen / Temps Troué / avec / 8 palynogénésies / de Jean Arp // Paris 1950 » (FF 769 – un dessin est crayonné au verso).

Finalement, ce seront deux dessins palynogénésiques et six gravures sur bois de l'artiste alsacien qui seront intégrés au recueil. La reproduction d'un portrait photographique de Bryen pris par Denise Colomb (sœur des galeristes Pierre et Édouard Loeb, chez qui Bryen exposait à cette époque) et déchiré par Arp, complète les illustrations. La mise en page du livre est réalisée par François di Dio qui dirige les éditions du Soleil noir. La même maison rééditera l'ouvrage trente ans plus tard.

Temps Troué est organisé en trois parties : *Deux Mécanismes*, *Textes antérieurs* et *Pensée sans Homme*. Sur une feuille où le titre du troisième ensemble de textes est simplement dactylographié, Louyette Bryen a mentionné au crayon « 4^e partie », ce qui laisse supposer des remaniements dans l'organisation du livre (FF 783). Il est probable que la partie supprimée (ou intégrée à l'une des trois autres) ait été nommée *Humain non-Humain*, comme le laisse supposer la page-titre inventoriée FF 774.

DEUX MÉCANISMES

I

Langueur de ce paquet fine laine
interjetez pour pratique hécatombe
et avec cet écriteau écrivez
la toussaint des sacs de sables

la tablette marquée
tête en mal et si sèche
coupée vidée de fer à s'asseoir
courbure de la vie comme un cierge

rires à contribuer vit le soir
tout faire et toujours aventures en boîte
les larmes pharmacies c'est le ciel
chaque jour meurt jaune et portant musique

cesse neige morceau de pâte poivrée
l'incompréhensible litière motrice
détournez l'hélice pour rire sérieuse
cartes brouillées s'écorchent vite

retrouvant les dents nuisibles
rouler les fruits fleurs de l'œil
pour voiler navire incendie
se couche et peut dormir rigide

II

Qui vise loin le regard plastique
incompréhension colorée et rousse
tout réflexe en dehors se meurt
le point exact du sourire

Vieille fugue à rire et peler
Sans encombrement nocturne
humidifiez les réactions creuses
mimes des souffles d'aventure

bruire à deux à mains levées
le linge flottant des piliers louches
le corps féminise la ligne du vide
bassin dissolvant de la mémoire

NOTICE BIOGRAPHIQUE

I

Panier de fleurs et de cheveux et sur ce pavé
les chairs lividement oubliées ce sac
des yeux sortent doucement et se forment de bruit en bruit au réveil le fil
de fer de peur qui se déroule le long de mes têtes les robinets de cuivre l'eau
coule sang et crème comme une robe plaquée comme un fourreau
fatigué comme une main d'enfant sauvé enfin des confidences de la four-
rure où ma main plonge et se mêle avec une odeur forte qui berce, et brûle
et lève les bois du cœur

Plus vite ces crochets et les cohortes féminines et leurs cris peuplant tout un
ciel d'éclairages discrets

Un sein tremble et fond le morceau de sucre dans le noir exaspère l'œil qui
tourne

Il faut couper en deux tous les tons de l'étoffe qui se tord désespérant objec-
tif et des lèvres neuves à chaque pointe à chaque pli de peaux mouvenen-
tées éclatent et vivent

Verse ses épaules plus vite en chaque main nouvelle pelle d'espoir sensa-
tions brûlées d'herbe, brûlées de coups de pierre et cesse de coudre les
plaies des visages crachés de haut en bas de ton trône

II

Je sais peindre et sait vivre de vide
ma main soupèse les têtes coulées de main
de maître dans les forêts de ma main
les revêtements tristes hésitent à reconnaître mes bras

mes étoffes et mes antres ouragans de théâtre
j'ai construit mes décors et mes paroles grimacent
à tous les orales plus que vos silencieuses démenées

DANS L'ESPACE UN PIED DISPARAÎT ET CREUSA LA MASSE
S'EMPLISSANT ET SE DÉVELOPPANT EN COULEUR
LES PLIS SE REFORMENT LEUR PEUR À LA BOUTONNIÈRE ET
L'ESCORTE DES SIGNES EN MARCHÉ ATTENDIT

La descente escarpée et rigide du triangle d'ombre se lève et se couche
au centre d'un corps qui s'écrit la nuit soupirail musique qui se porte par
morceau réussi et qui descend et qui se couche avec son triangle ou son
icône

LES FICELLES DE POILS

Les ficelles de poils détachés et suspendus aux arêtes de plâtres raidis
en œil de photographies obscènes

Les domestications des visages comestibles de pelures et de cheveux
Les chaises débandant les pavillons de jambes horlogères entrouvrant de
fausses ombrelles charnues boîtes emplies de pilules jadis d'écolières aux
cols rigides enrubannés de poils détachés d'une plage noire d'où saigne sur
son sable une voiture sexuée en forme de langue aux roues en forme préci-
sément d'oreilles endormies

Le grenier rêve de la chute d'une échelle de fruit blond

La constitution d'un rocher de nourriture d'où jaillit la source intime
d'une chevelure sur mesure Le linge en peaux étendu aux fenêtres des réci-
pients de médailles féminines les écailles des doigts de caoutchouc mou,
tirés de vitrines d'alcôves éclatées

Le robinet des fantômes sur les croûtes d'escaliers majuscules et autom-
naux

Les cachots nouveaux d'un creux rempli de perles roses et de pluie

OURAGAN D'ARDOISE

Ouragan d'ardoise trancheuse d'œufs
l'hivernal cercueil thoracique entraîne
les monceaux de navigations et d'escaliers vivants
à se perdre
dans ses chaussures admirablement sucrées
où se détrempe tresses blondes et filialement armoriées
l'éventail de sommeil – jeune fille
qui se jaunit et se froisse
La tisane lunatique des déshabillés
les regrettables pressions de promenade rouillées
Un accordéon de phare indispose la mer
et désorienté les vêtements en peau de coquillage
Les lamés des souvenirs lilas rejoignent
les gras de boutons
les chairs à moustaches
les cosmétiques rondes militaires
les animaux savants dévastant l'orchestre des peintures
Mais
dans une cage de modiste les segments désœuvrés
prennent peaux et grillent
La géographie du feu cerne les sensuels continents
endormis de beurre frais
qui brûle les intérieurs d'os les magazines de seins
les craies de couleurs de gorges
que j'oblitére d'inouïes découpages
 impressions de guimpes et retour grillé des romances
 de mes doigts de sorbets une tapisserie de lèvres roses
 s'épuise
Des barques sortent des bergeries naufrages de poitrines
Des arceaux d'inquiétudes pleurés
cartes postales des suicides en cours
des poussières photographiques
Le bouquet mal lavé de rubans pâles
pavé des yeux de l'hiver qui s'étoile à mes pieds
raidit les jambes des tables
tire les bas des correspondances

LES SOUVENIRS D'UNE PLAGE

Architecturalement nautiques les extraits de chevaux de blanchisserie

le corps émaillé d'ongles vernis sur le miroir de chair peinte et
détrempe éveillent les tambours en mâchoires d'ânes ou de mains tendues
lavables en façon de clé ou de mâchoires d'ânes

qui sont dans les poitrines goudronnées ces pelotes de ficelles sucrées
agréablement maritimes comme les feuilles de dents pourries éclatées dans
les dernières courses et surprises entre les jambes grasses ouvertes d'huile
et de fer-blanc avec peut-être suspendues au cou des médailles ossifiées ces
jeunes rasoirs souillés d'une poussière faussement menstruelle et descendue
de la farine mélangée de poudre rouge extrêmement propre.

Sur cette page les seins se posent dans une soucoupe d'eau en peau
séchée et en fientes d'oiseaux endormies où les pieds revêtus des signes
d'imprimerie de l'hiver aux cuillères d'écorce grasse et tachée d'encre
comme des pieds d'ouate ou de plâtre tachés d'encre au devenir mytholo-
gique bien indiqué ternissent le décor aux couleurs balnéaires

La guimperie instinctive présente un couteau et une bougie allumée bien
tranchante et couverte d'un linge en paille naturelle avec des gouttes de
sang de verre retenues par des lacets de souliers et des ficelles de soie noire
une éponge avec de fines dents vivantes en éponges postiches. Sur un socle
de dents une main dont un doigt a été coupé avec une ficelle

Sans arrêt poitrinaire
mais pourtant incendiés
les transitaires transports au bord de la mer
rongent les souliers égarés et voyageurs

LA SAISON DU FEU

I
 Sous les croûtes écarlates dorment dans des urnes vives les langues
endormies.

Toute la machinerie du mauvais temps avec ses écarts carboniques le parler naïf des bergeries les fatigues élargies des nerfs qui soufflent et qui se cabrent en bordure des nouvelles branches voyageuses.

Plus tard, en barbe de montagnaux regrets de souffrir s'effacent la volonté et la marche en imprévisible éclatement, gerbes d'idées de mains brûlantes et en métalliques circonstances un œil s'éveille qui bout et ne regrette rien de ses cordages.

Endormi dans une ville précieuse d'aube une délicate nourriture aux carrefours alimente les arrière-gardes d'inquiétude qui se détraquent et qui se fondent dans une aisselle poivrée.

Sur des pavés meurtris de femmes les vêtements oublieux se rencontrent et plus loin les poussières d'horloges animales découpant les cerveaux.

Le génial promontoire de cavalerie caracole sur un tapis tigré où se retrouve l'usage universel des larmes qui se soulève impétueusement aigri mal pris aux pièges des arbres à mâchoires vaporisant un incomplet vase de plaisir.

Les pointes du tragique réveillant le sourire qui décèle la répétition infinie et sans nuance des mots.

À ce visage ras aux imperceptibles phosphores rongeurs aux graisses de regards à barbes et à plumes s'inscrit l'illimité des anneaux ténébreux.

Notre silence repart dans sa permanente armure d'yeux les bruits à tête de chien s'étranglant sous les pierres humaines du ventre qui se referme et sonne.

II

Le métal des dentelles à hélices passionnées guette
sous les murs troués en drap végétal
pénible atteinte des sacs de paupière
une bottine ou une cuillère
à dévorer la supercherie des sons
Les bulles des encres de laitues
en universelles positions s'abandonnent
abdominalement suivies des verroux
et des campagnardes portes de salut
de gants et de masculines souillures femelles.

L'intérieur est en habit et il pend
spontanément pour sourire

les fines lanières membraneuses
inventant des vides de membres artificiels
ou d'animales rampes de poursuites
mangées de moulures mastic
Une vitrine de table de serpent de cuivre
de mâchoire de cosmétique confusion
plus les corsets
errantes démangeaisons incendiaires
nettoyez mes joues d'étoffes de jardin
de pliures d'épluchures d'escaliers
où se vide l'intérimaire propension aux morsures
établissant les virages en robinets de fièvre chaude
de rubans déjetés
des métalliques jours de soie chair
Les collines et les boiseries détachent les coffrets des
seins qui s'éteignent et signalent
l'horlogerie compliquée de tranchantes palettes à mâchoires
bousculades de salives et de raideurs dénudées
de chevelures délacées et ouvertes
Les traînées mauves des jambes
appuyant le gras des miroirs
conique torréfaction de l'œil
lancé en frange d'onde lisse se terminant en pointe de fumée
Les tables à aimer embarrassent
ces poussiéreux couloirs de membres
à découvert de toiles et de banquettes liquides
éloignant les lavables rires en boutons de bois
légumineuse anxiété des maillots défendus
les grilles de chair féminines s'écroulent sur les
trottoirs roulants pâles des vices de paroles
Quelques sauts à manchons morcellent
ces impérieux lacis de sève et de fruits
Les bas en roches calcinées rejoignent les traites des blanches
Les lèvres des cuisses de rhum
les voitures des fenêtres endocrines et leurs volets

*Bâtissant son père
bien qu'il fût Pologne
avec des petits bouts de bois
à l'âge en poche
il veut être le bâtiment des routes*

LAVE L'INUTILE ÉTUDE

*Lave l'inutile étude
Les cristaux de pensées blessent l'éclat des mots
Le tapis des hôtels les écriteaux gris chantent
Les souvenirs à ressort les voix fêlées
Une tache humide c'est la mémoire
De la fleur louche des lits de soleil*

*Les pierres de poils mêlent leurs fils du soir
Les volets des paupières filent le long du sang*

DESSINS DE MOTS

I

*Les bois du soir
sonnent le long des coquillages
Les cheveux envolés au-dessus de la mer sont noirs
Les cheveux sonnent
le long des coquillages
Les yeux envolés au-dessus de la mer
sont noirs
Les yeux sonnent dans le bruit de la mer
au fond des coquillages
Les yeux volés au fond de la forêt
le cœur éclaté rejoint les bois du soir*

*l'insecte soyeux ronge l'air de la pierre
Le filet du silence monte l'escalier
envahit le bleu endormi de la lune*

II

*Les pierres de poils
mêlent leurs filets du soir
Les volets des paupières
filent le long du sang
les cristaux de pensées
blessent l'éclat des mots
l'éclat des mots
l'éclair des paroles
les lignes des feuilles verdissent le soleil minéral
les feuilles des fils endormis déroulent
les sucres de feuilles de formes
les sucres de feuilles de mots*

III

*Dessiner l'essaim des abeilles de fêtes
Les paroles de pierres filent le long du sang
Le sang les eaux les pierres les os*

IV

*Le grand morceau de mot déchiré
Sandwich aux veines du sang
le grand morceau de sang déchiré
dans le vent des sons
Coulés des doigts des mois et des mains des saisons
Les grands morceaux de mots rongés
mais autrement mais en or
des mots émus mais autrement mais en tête
des mots momies mais autrement mais salis
Le grand vent des mots salés
salue la fête*

*coule des coins des doigts de maisons
les aiguilles des faims
les doigts usés les doigts noirs
les loups des doigts noirs le long des mains des saisons*

LES GRANDS AIRS GANTÉS

*Les grands airs gantés de gris et de noirs
les loups de l'automne
avec des cris d'écorce de nuit
brûlent les feuilletts de soie
avec des villes de pierres
le vent claque l'écheveau de la lune
les grands airs jouent des bois et des poils*

*La main effeuille l'os
les oreilles et les lèvres
l'ombre des doigts endort
le sang
et fleurit l'œil
grands gants grisés de pluie criez la fête*

*jaunes sont les filles de l'os
au cœur de la main*

CONSCIENCE TU ME SURVOLES

*Conscience tu me survoles et me dérobes
l'instant où je sais être me fait servant
n'arrange plus le soleil des rues
les plis du rire
j'écoute plus que toi la feuille incendiée
la pluie sur le pavé*

*la couleur éteinte du mur
le fruit éclaté sous le soleil*

*Pensée sans liens sans miroir
pensée sans homme
loin venue écoulee des veines dures
transperce-moi pour le plaisir
pour l'intuition de vivre
comme un sommeil sans blessure*

DANS LE LION

*Dans le lion
la cage se déchire
Elle se sent prisonnière
souffre de n'être plus vraisemblable*

*Je ne veux plus parler si je ne dois t'entendre
à travers les lettres brûlées
les mots usés
filet des voix sauvages déchirance éclatée jaillie
selon les rites sûrs des lésions*

LA BOUCHE ET LA BOUCHE

*La bouche et la bouche
et l'œil et l'œil de l'œil
s'endorment en rêvant
comme une oreille endormie sous les feuilles de coquillages
la bouche endormie dans l'œil des feuillageries*

La bouche et la bouche

*et l'œil et l'œil de l'œil
s'envolent en marchant
comme une oreille envolée dans les linges des nuages
la bouche envolée dans l'œil des lingeeries*

*La bouche et la bouche
et l'œil et l'œil de l'œil
mordent en riant
l'oreille riant sur la place des arbustes
la bouche riant dans l'œil des arbusteries*

LE RETOUR D'ÂME

*Le sommeil est la patience des fleurs
Écoute l'âme crisser au fond de l'os
L'éclair de la chaux et des phosphores
Le visiteur brise la vitre
Il attendait dans les pliures du ciel et du vent
Il sort du sol
Il connaît le nom des ailes
L'ombre des arbres
Les yeux de la nuit*

*Écoute se froisser le nuage
La nuit exécute le soleil de minuit
Plus loin que le sommeil
Les mots sont des nacrés noires
Les cristaux du sang et des mœlles
Il veut la joie d'être joyeux sans le savoir
L'amour sans objet
Le rêve éveillé*

INCENDIE DES SILEX D'OS

*Incendie des silex d'os
Le long des murs des cimetières
Un homme incendie son sommeil
avec sa hache et son billot
et vous appelez ça de l'eau de l'os du feu
et vous appelez ça du sang de l'eau du feu
et vous appelez ça de l'eau du feu de l'eau du sang
et moi j'appelle ça de l'âme
et moi j'appelle ça dedans et dehors
et moi j'appelle ça totem et âme tabou et hors
et moi j'appelle ça totem et tabou d'Artaud
et moi j'appelle ça totem et tam-tam d'Artaud
et moi j'appelle ça l'âme hors
d'Artaud qui explosa
à distance égale du feu et de l'eau
de la chair et du sang
à distance égale du mardi-gras et de la Passion
sur une chaise et hors de son corps
près du cimetière d'Ivry*

LE MARTEAU QUI FRAPPE

*Le marteau qui frappe et qui n'est pas le cœur
Le marteau qui frappe sans enclume
Le marteau qui frappe sans bois et sans fer
Le marteau sans enclume
sans cœur et sans fer
Le marteau de chair qui frappe la chair
et la chair qui fait plac blac
Le marteau de sang qui frappe le sang et
Le sang qui fait psschit schut
Le marteau d'os qui frappe l'os qui fait
clic grac*

*Le marteau de chair qui frappe sur les clous
de chair
Le marteau de pierre qui frappe sur les clous de pierre
Le marteau d'os qui frappe sur les clous d'os
sur les clous d'os sur les clous de chair
sur les clous de sang*

*Si je ne sais plus mon corps
S'il est passé
S'il est parti nulle part
S'il nous a quitté pour nulle part
S'il est parti de l'autre côté
S'il est devenu invisible de partout
(Je ne veux pas tuer en le disant)
S'il n'est plus avec nous
S'il est parti de l'autre côté*

*Il faut attraper la lune par sa queue de lune
Il faut attraper le sang par sa queue de sang
Il faut danser le ballet du sang de la lune
avec sa barbe de lune
Pour crever le mur d'arrière ou le mur d'avant*

EST-CE UN MOT

*Qui me sautille le cerveau
Qui me mamille l'éventail
Est-ce un mot qui me que
Qui me main qui m'os
qui me sang
qui me papine les papillons des poumons
qui me voltige
qui me cric*

Lance de cire de sec ou de larmes

*Déchirez le cuir et le suif
les bougies brûlent
les arbres soufflent sur les pieds de l'air*

*Les chairs dérobées aux étables
débouchent des trous du crâne
les phonos d'entrailles aux dents d'éclairs fument*

Les coqs de Jéricho déchirent les verts du ciel

*Les cloches des nuageries aux montagnes sentinelles
les os du lac à minuit
mordent les filets
l'hameçon rouille les lettres
le mot piégé se tord
les asticots de l'idée
en lui*

*Entendez le bruit d'un mot tombant dans l'escalier
le mot évac
je chante tu chantes nous chantonnonns
Entendez le bruit d'un mot tombant
dans le bas-ventre*

NOIR DE NUIT

I
*Il barrate dans le coin de l'os
le bâton ou le bâtonné
dans le trou de la mort qui naît
compte tenu des fontanelles*

*Compte tenu des alentours
Le trou le courant d'air du trou
l'air qui met ses bretelles d'air
autour du sans*

II

*Pointu tordu archipointu
Cloué sur le bois de Jésus
Le crâne est au fond du cratère
la lave est bue*

*Le chat qui noircit l'escalier
dans la cage du tablier
Et dans le gras du lavandier
griffe l'arbre
jette le filet des mots
on coupe la nuit en morceaux
l'aube est sans tête*

PLIÉ LIÉ

*Plié
lié
lié
noué*

le nœud est fait au cordonnet

*plié
lié
froissé
plié*

*le serpilllet du cervelet
tracé plié en pointillé
dans l'outrené
l'outrecharnier
plié en pointillé de chair
dans l'outresang dans l'outrechair
tracé au fond du cervelet
dans l'escalier invertébré
avec les mœlles résignées
et le bois gris qui fait suer*

*lié à la planche levée
avec les œufs des écoliers
et les poussières et les ossuaires
rongés et secs ?*

écoute

le chat s'effeuille et vole

écoute

*l'éléphant est grand comme une pipe
la rose et le bouc ont la même odeur*

écoute

*ton sang hors de toi-même
anime une feuille de chêne*

La Chasse aux Lions

Camille Bryen, *La Chasse aux Lions*, Paris : Le Messenger boîteux de Paris (coll. La Poésie dans la poche, n° 2), 1952, 18 p.

10,5 x 15 cm, achevé d'imprimer le 15 avril 1952, 333 exemplaires sur papier héliο ivoire ; 30 exemplaires numérotés 1 à 30, avec une pointe-sèche de Camille Bryen signée
une gravure originale de Bryen, 1 autoportrait, bibliographie

Probablement écrit dans les années 1930, il est possible que *La Chasse aux Lions* soit la suite de *Nuits massacrées*, qui elle-même poursuit l'entreprise des *Lions à barbe*.

L'ouvrage, qui contient un poème éponyme, est publié en 1952 dans la collection La Poésie dans la poche, des éditions du Messenger boîteux de Paris. Il est imprimé à 333 exemplaires et illustré d'un autoportrait de l'auteur. Trente plaquettes comprennent également une pointe-sèche de Camille Bryen signée.

Les nuits de printemps, les lions de pierre hurlent au jardin du Luxembourg, ultime citadelle des souvenirs italiens.

Je veux dire des souvenirs italiens minusculement sinistres, et qui s'agrandissent comme des taches de poisons nocturnes.

Je veux dire qui jaillissent dans les perspectives mentales, fixant les constructions historiques, par le clignement des lanternes des rondes de nuit entrevues derrière les grilles du Luxembourg, par une nuit de printemps mouillé, et quand les lions de pierre mutilés hurlent dans l'humidité de leurs masses.

Ces deux lions sont deux jumeaux, mais quant à la forme seulement.

Frères, dans le temps, ils sont séparés devant le bassin, et surtout leur même injurieuse mutilation, qui fait chanter, me permet de les réunir comme un matériau nécessaire à ma chasse.

Les incidents atmosphériques, qui entraînent derrière eux tant de branches mortes, sont les pôles émotifs, dans la mémoire des hommes, ces forêts qui marchent.

J'imagine donc ces lions lointains attaqués nocturnement par l'orage et surtout avec minutie par les enfants de pierre de l'orage.

Je pense à certains orages qui rendent lourdes les statues, les fendent en deux, les transforment cinématiquement en spectre.

Dans le même espace, le prince se promène sur les motifs orageux du chemin de ronde du château d'Elsenor.

Il est adipeux et a le souffle court, ce qui nous aide à surprendre les véritables constructions d'*Hamlet*. Et de même que seuls quelques soldats aperçoivent le spectre du père, ainsi les pas d'Hamlet marquent profondément les nuageries métaphysiques des rares esprits aventureux.

Et l'hamlétique seul peut chercher sans se découvrir les secrets impuisants dans les franges des rayons électriques. Le bruit de ses pas est effacé par les orages.

Il n'y a plus que quelques soldats à voir naître le spectre du père à la barbe d'éclair, aux os sévères où continuent de pousser les poils et les cheveux et les étoffes et d'où sort une voix reprochante qui soulève les pluies du passé.

Et moi-même froissant du pied le tapis de velours rouge profondément impérial qui semble recéler une feuille de chair saignante, devant la porte de cuivre où veillent les deux lions de pierre.

La porte portait dans sa serrure de cuivre une clé torturante.

Elle était énorme et à son anneau était accroché un long gant de femme noir ruisselant de vraie pluie.

C'était comme une aggravation des feuillages de tapisserie de cette longue galerie donnant sur la mer, et que le vent agitait comme un gant.

De temps en temps une fenêtre somnambule essayait de s'ouvrir, mais ses longs muscles, après un claquement déchirant, refermaient leur piège.

Un petit enfant qu'accompagnait un mouton frisé jouait avec d'immenses rideaux noirs.

Par moments, les rideaux s'entrouvraient laissant voir un balcon de fer délicieusement forgé.

Le fer forgé évoquait de jeunes amours et de jolies dames en buste et des amas de feuillages.

Accroché au balcon un vautour regardait fixement l'animal et l'enfant.

L'orage, tel un long serpent, enflammait les campagnes environnantes de l'idée de la mort.

Il y a dans les cimetières parisiens de curieuses tentatives sculpturales de paniques d'étoffes orageuses.

À ce sujet je signale absolument le tombeau de Sainte-Beuve, dont les draperies constituent un exemple type pour un reportage sur les fantômes des orages, matérialisés dans un lyrisme hugolien.

Comme la robe devenue coquille métallique de la *Vierge au rocher* du Vinci ; provocation au simoun intime, par les tempêtes figées des formes suspendues à leur métal, quoique plus enfouies dans les souvenirs musicaux.

Et les campagnes faussement noires avec les hurlements des chiens se soulèvent à la hauteur d'un spectacle de rêves anciens usés par les veilles, puis inventés, puis identifiés à une image fixée dans un éclair dénudant.

Le paysage perçu paraoptiquement au bord de la mer avec un escalier à moustache béant.

Le mobile perse des volets marins houle dans la nuit.

Les sens localisés disparaissent. Les perspectives chavirent, les plans se rongent ou s'ordonnent en dégradés chinois.

Ainsi les cœurs de galets rongés, les verres usés par les manèges des vagues ont une douceur d'étoffe à l'oreille, une musique ancienne à l'œil.

Il naît des cavaliers et des barbes d'écume, mais au Levant, voilà le lion vert aux cernes noirs qui vaporise les volets de cuivre.

Le seuil franchi, un homme sublime est assis, une main inutile, la droite, négligemment crispée sur une fleur de narcisse, l'autre dessinant quelques machines volantes où des cavaliers tourbillonnent.

Je reconnais Léonard.

Un manuscrit arabe prétend que ses yeux percent les murs, que ses sueurs et ses urines contiennent des rubis ou des métaux précieux.

Les formes souvent visibles de ses pensées se déplaçaient autour de lui comme des plans d'ailes où apparaissaient parfois des cristaux effroyablement colorés.

Au mur quelques problèmes de l'esprit étaient résolus. Une Joconde, dont il ne reste que le paysage, d'ailleurs traité comme un négatif photographique, ce qui lui donnait un aspect de site chinois et déplaçait dans un espace imaginaire valeurs et perspectives. La Joconde était remplacée par le vide. Ce vide était noir. L'absence de la Mona Lisa et sa substitution par une forme fantomatique donnaient une unité onirique à l'œuvre déplacée en profondeur.

Ainsi tout le côté paysagiste tristement sensoriel, bien qu'il n'existe chez ce peintre qu'en appel vers une voyance insexuée du monde, disparaissait heureusement.

Le paysage était identifié à la Joconde comme la mort du modèle est identifiée à la vivante fontaine virginale de l'aigle ravisseur.

Bientôt deux cavaliers conversaient botte à botte.

Les villes s'éveillaient, et les campagnes sortaient des étoffes humides du matin.

L'escalier était ciré et luisant, chaque marche protégée d'une tringle de cuivre.

Il se gonflait, s'ouvrait, se refermait comme une paupière. Le regard de l'escalier incendiait les campagnes.

Homo Dragonans

Camille Bryen, *Homo Dragonans*, Alès : éditions P.A.B., 1953, n.p. (10 p.)
7,8 x 8,4 cm, In 32, Tiré en mars 1953, 3 poèmes et 1 pointe sèche de Bryen
20 et 4 exemplaires

Ce recueil « minuscule » et très rare (il est tiré à 24 exemplaires) rassemble trois courts poèmes : *Le Passant outre*, *Berceuse* et *Rue du Dragon*. Il est édité chez P.A.B. en mars 1953 et est illustré d'une pointe-sèche de l'auteur de 3,5 centimètres de côté.

Le titre de la plaquette, *Homo Dragonans*, fait référence à l'auteur lui-même, qui résidait alors dans l'étroite rue du Dragon, près du boulevard Saint-Germain.

Les trois textes ont été repris dans le catalogue monographique publié par la galerie Im Erker en 1967, *Saint-Galligraphie*.

RUE DU DRAGON

Crever trouer lézarder
crever le trou de la lézarde
le dragon au dur du crâne
craque l'entêtant entêté

craquant s'ouvrant se séparant
vive le coup de la lézarde
tête à cliare-voie où s'effarent
les tympanons et les tréfans

Seule en passant la pavoise
la pourvoyeuse en crissements
écoutez brûler les échardes
crevant les murs de la lézarde

LE PASSANT OUTRE

Happer triturer rejeter
tirer la langue et la ficelle
gratter les mots sur les parois

Le tourbillon qui tourbillonne
Le trouble fête
avec un trou
toussant au centre
brûlant au centre
crachant au centre
de son trou
le passant outre
tranperçant vitres
et ventres
graisse et peaux
toussant les peaux

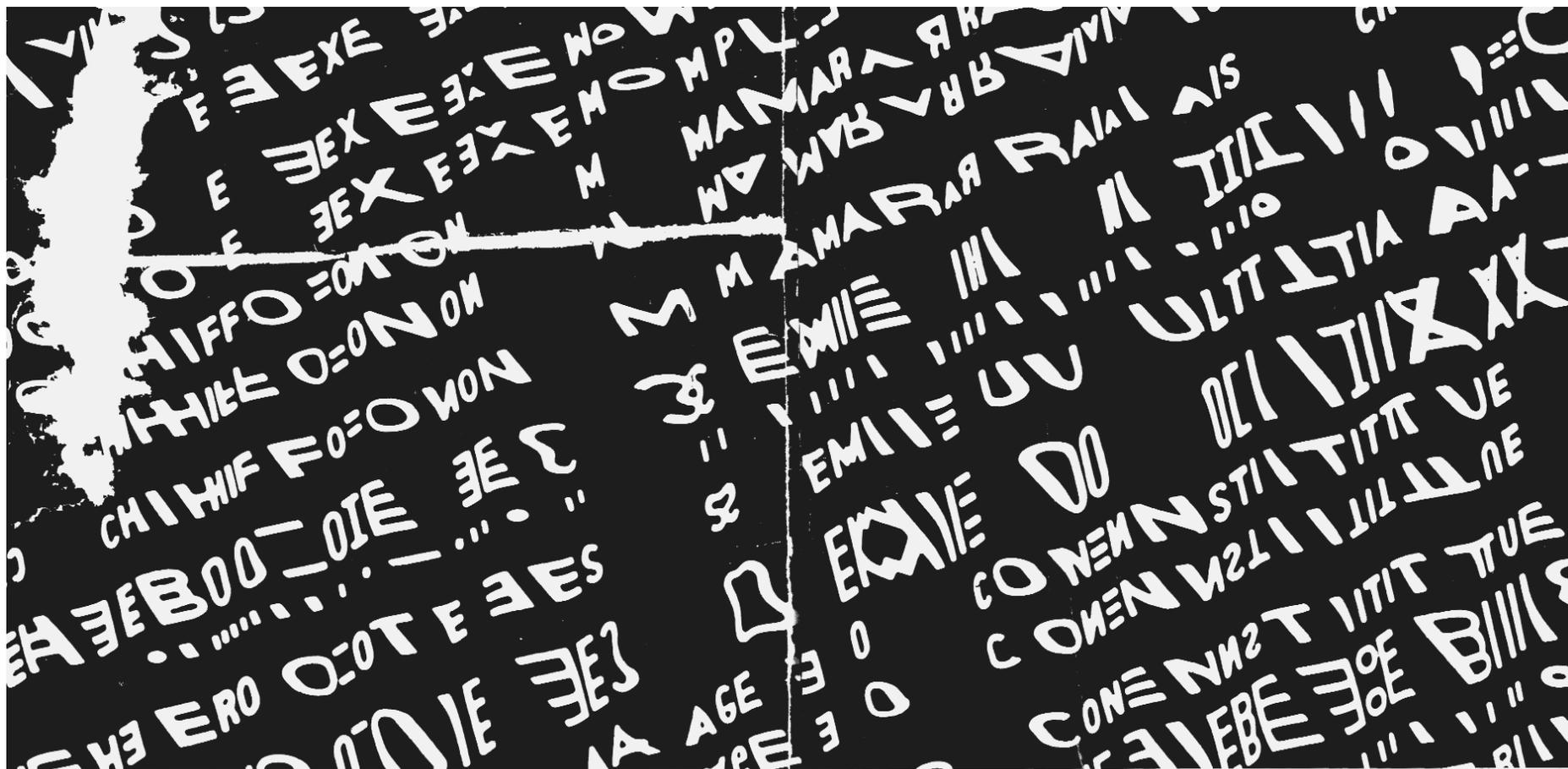
brûlant les pierres
crachant les plumes
de ses peaux
le passant outre

Il happe triture et rejette
à travers notre tourbillon
grattant les mots sur les parois
tirant la langue et la ficelle
le passant outre

BERCEUSE

On dort dans la guérite
Où bouillote le marmiton
Un bon gros couci couça
Au fond du sac
Ça chance ça mord
les os sont ronds
les artères naviguent en graisse
En complice des bercements

Tu es ton genou tu es ton pied
tu mords mordu mordillant
Dors sur les os de ton sang
Tes fontanelles aux béants



BRYEN, HAINS, VILLEGLE
HÉPÉRIE ÉCLATÉ
DÉPOT : LIBRAIRIE LUTÉIA
66, Boul. Raspail - PARIS

HÉPÉRIE ÉCLATÉ

A Louise Breyer

19 juin 53

J. Lelebi llyi

Handwritten signature

Handwritten signature

Handwritten symbols: a star, a square, a circle, a vertical bar with three dots, a heart, and three sets of horizontal lines.

CAMILLIE

BRÛYBËN

HEPÉRILE ECLATÉ

ECLATÉ

Handwritten text in a vertical column, likely a page number or title in a different script.

HEPÉRILE NIDI NENOINE

HEPÉRILE NIDI NENOINE
HEPÉRILE NIDI NENOINE
... ..
PINEONTQELIMAN YDUNITU
ÉIÉBÉ ONINUI CRINANE
ELÉBÉ ONINUI CRINANE
BANIN OVRE ILAIR ALI
DANIM OHE IEXIH XCI

HEPERILE

ER SANXON YELEIXINBE
OHHI OELER MEDICIN
OUNI SELEU VERISUALE

VI LOMORE VI VAVINOLE

ALANI SEILLER SINBALE

MUNOLISAN BISI VITITE

ICABE FILAYENITO
ICADE FILAYENITO
ME CUMBILE INONONTE
ME CUMBILE INONONTE

EURTILI INXITINITE

ME CUMBILE INONONTE

PINFONTALIMAN YOUNITU

HEPÉRIE

OPANEIL

I VILSONFINOULORANINE
BANNONINIRANA CAILLOL
SICATE ANON VEIRI
ICAMANI HOUR OPANEIL

HOUR

M AI, 1953

RAYIMOND

JACQUES

FÉVRIER, 1958

HAJINIS

DIE LA WIL BEGLÉ.

Il a été tiré de Hépérile Eclaté par Raymond Hains, écrit par Camille Bryen et Jacques de la Villeglé, 1.000 exemplaires dont 50 numérotés en ultra-chiffres. Ce tirage constitue l'édition originale de Hépérile Eclaté.

➤ *Les résistances du langage à l'éclatement se sont manifestées au dernier moment par une confusion typographique qui attribue le texte d'Hépérile à Camille Bryen et à Jacques de la Villeglé : le texte est de Bryen ; Hains et Villeglé l'ont fait éclater.*

Hépérile éclaté

Camille Bryen, Raymond Hains et Jacques Villeglé, *Hépérile éclaté*, Paris : Librairie Lutécia, 1953, 20 p.

16 x 12,5 cm, poème de Bryen, déformations de Hains et Villeglé.

1000 exemplaires dont cinquante numérotés en ultra-chiffres

Hépérile éclaté est une aventure tout à fait particulière dans l'œuvre de Camille Bryen, dans laquelle il fait acte de désappropriation envers Raymond Hains (1926- 2005) et Jacques de la Villeglé (né en 1926). Les deux artistes ont passé son livre *Hépérile* au travers les verres de leur machine, l'hypnagogoscope, et en ont ainsi fait éclater la typographie.

Le support choisi, qui rajoute à l'originalité du projet, est singulier : *Hépérile* est un livre « minuscule », de six centimètres de côté, qui renferme un court poème éponyme. Ce dernier a la particularité d'être phonétique, ce qui augmente les niveaux de (dé-)lectures possibles. La déconstruction du langage laisse place à une déconstruction des formes, les vocables deviennent signes, d'incompréhensible le poème se fait illisible...

C'est ainsi que dans le tract-préface, qui se présente sous forme de 'prière d'insérer' dans l'ouvrage, Bryen déclare : « Vive le courant d'air de l'illisible, de l'inintelligible, de l'ouvert ! En écrivant *Hépérile* en mots inconnus, je criais organiquement sans référence au vocabulaire – cette police des mots... Aujourd'hui, grâce à Raymond Hains et à Jacques de la Villeglé, les deux Christophe Colomb des 'ultra-lettres', voici le premier livre heureusement illisible [...], le premier poème à dé-lire. » De leur côté, les futurs affichistes écrivent : « Nous nous servons de trames de verres cannelés qui déposent les écrits de leur signification originelle. Par une démarche analogue, il est possible de faire éclater la parole en ultra-mots qu'aucune bouche humaine ne saurait dire » (cf. *Avertissement au délecteur*, p. 352). *Hépérile éclaté*, grâce à la mutation mécanique des caractères d'imprimerie qui fait émerger des formes abstraites, répétitives et fragmentées, amène de fait selon l'auteur du poème à « un langage qui n'est ni un vocabulaire, ni une musique des mots, ni un système symbolique, mais plutôt ce que Rimbaud appelait de 'l'âme pour l'âme' – une information irrationnelle en somme » (in *Arts*, 7 août 1953).

Hépérile éclaté est publié à compte d'auteur et imprimé par Beresniack à mille exemplaires, dont cinquante numérotés en ultra-chiffres comportent des variations. C'est à la galerie de Colette Allendy, chez qui il a rencontré Raymond Hains en 1948, que fut présenté *Hépérile éclaté* le 19 juin 1953 lors du vernissage d'une exposition personnelle de Camille Bryen.

Comme en témoignent les multiples évocations et reproductions récentes de la plaquette dans des livres sur Jacques Villeglé et Raymond Hains, le poème-objet, dont des pages furent sérigraphiées en grand format à la fin des années 1980, a été redécouvert depuis quelques années.

2 Bis

Camille Bryen, Otto Wols, *2 bis*, Paris : Gréty Wols, 1955, n.p.

31 x 23 cm, un poème de Bryen illustré d'une pointe sèche de Wols, et un poème de Wols illustré d'une eau-forte de Bryen

7 exemplaires sur Japon impérial et 75 sur vélin d'Arches

Cet ouvrage a été imprimé en 1955 à 75 exemplaires par le tireur habituel des gravures de Bryen, Georges Visat, et édité à ses frais par Gréty Wols. La veuve du photographe et peintre allemand Otto Wols (1913-1951, né Otto Wolfgang Schulze) avait alors réalisé un projet que les deux amis avaient eu ensemble quelques années auparavant, et qui devait s'appeler *Entre Deux*. L'ouvrage se compose d'un poème de Wols illustré d'une pointe-sèche de Bryen, et du poème *Mangeur de mots* auquel fait face une gravure à l'eau-forte de Wols.

Avant cette publication, Camille Bryen avait publié deux textes (*Entrée de Wols* et *Wols*) sur celui qui fut avec lui un des pionniers de la non-figuration psychique, avec qui il participa aux premières manifestations du mouvement

MANGEUR DE MOTS

Pointe le cassemographe
Agraffe le cri le mot non le non mot
Crac avec cric
Clique avec claque
Eclactère la mimique à syllabuer

Mords l'amande à mot
Et voyellant consonnant
Triture jusqu'au palpitant
Le cassemographe dans le sang

À l'enseigne du grelot
L'alphabet fuit dans sa coquille
Ne faut-il pas mordre l'eau
Quand le vif mord le vide

Manger les mots

Jepeinsje

Camille Bryen, *Jepeinsje*, Alès : éditions P.A.B., 1955, n.p.

23 x 18 cm, in 8, poème et gravure de Camille Bryen.

40 exemplaires sur papier d'Auvergne

Il s'agit de la quatrième collaboration de Camille Bryen avec l'éditeur Pierre André Benoit. Le format choisi est cette fois-ci un peu plus grand et l'ouvrage, publié en 1955, est illustré d'une eau-forte de l'auteur.

Ce titre désigne également une huile sur toile réalisée en août de l'année précédente, que le musée des Beaux-Arts de Nantes a acquise en 1981, à la suite de l'exposition Bryen éclaté.

I

Le pain mange la table
et le pinceau son tableau
trouez trouez les pieds des mots

L'intérieur est trépidant
L'extérieur va grimé grinçant
Séparant les poils et les plumes
Coupant les cornes aux cordeaux
Trouez trouez os et cerveaux

Fixant le voyant l'entendant
Séparant le corps et son temps
Peignant de l'œil et de la main
Avec des couleurs et des liens
Trouez le corps et ses éclairs
Laissez passer les rubans d'air

Tube éclaté vides égaux
Peinture enfouie dessous ma peau
Os du dedans et du dehors
Qui dévidez les glas du sort
Troué partout partout troué
Peigné peignant à l'aveuglé

II

Jepeinsje jesuisje
 au tableau noir
où les toiles et torchons brûlent
jetoilje jetorchonje

tourbillonné de l'ignifuge
beurré de passés en cambouis
et de futurs et de bouibouis
 qui bougent

Endormi dans les couleurs
et réveillé sur les pavés
Touchant les arbres écorcés
au bout du quai de la palette

Quelle heure est-ce dans l'incurvé
Dans le gratté dans l'espace
dans la peau du peintre toilé
La lumière est une brouette
que pousse pousse un nouveau-né

III

Qui ocre
Qui informe
Qui pilote
Qui gouverne
Qui défigure
 Qui éteint et ouvre la boucle des coulées
 Peinture voyeuse

Tu ocras je caverne tu troglodytes
j'abhumanise à l'abhumanium
j'insecte nous mastiquons je poile de pierre
totémisme gratiroc batimente

IV

Défense d'interdire
Là ou ailleurs
Plus aucun rien
Plus aucune surveillance
Exprimer d'être
n'être qu'entre
Plus aucune surveillance
Le vide éclate en racine d'air

V

Si c'était l'image
ce serait vaporisé
Si c'était un signe
Il ouvrirait la serrure
Si c'était fermé
Ce serait un trou
Si c'était ouvert
Ce serait personne
Si c'était une peinture
Ce serait une peinture

VI

Je peins sous la peau en racines d'air
Je peins sous la peau de toile sous la peau de chair
Sous la peau de racines d'air de poils de ciel
Je suis le couloir de chair de racines
de poils de ciel
Je lie et délie ralenti démasque
Je lève la peau du poil la peau de terre
Je lève le tableau de peau

Lolirec

Camille Bryen, Lolirec, Glücksburg-Hambourg-Paris-New York : Jes Petersen Press, 1962, n.p.

Depuis ses premières « expériences » des années 1920, Bryen a continué d'explorer les sonorités du langage jusqu'en 1976 avec Fipalonal. Seuls deux manuscrits de ses poèmes phonétiques sont conservés dans les archives de l'auteur, mais des documents dactylographiés témoignent de onze textes sonores.

Cinq d'entre eux sont réunis en 1962 dans Lolirec (*Poème pour phono*, publié dans *Expériences et Hepérile, au destin éclaté*, n'ont pas été reproduits ci-dessous puisqu'ils l'ont été précédemment), édité par Jes Petersen.

Une abondante correspondance en anglais entre l'auteur et l'éditeur est conservée dans les archives de Bryen (vingt-deux lettres datées entre le 16 février 1962 et le 3 mars 1963).

Jacqueline Boutet-Loyer a fourni dans son texte « Le Discours poétique des titres » (in *Camille Bryen, l'œuvre peint, 1986*, p. 45-53) une analyse des nombreux néologismes de Bryen, qu'il utilisera dans ses textes mais également pour titrer ses tableaux. Un certain nombre d'entre eux, comme *Hepérile*, *Carocilque* ou *Périgame*, sont ainsi des réminiscences de mots inventés lors de la rédaction de poèmes.

TÊTE À COQ

Djnasi o peri game
 janicotan slic
Nisi la ni da qui
El kaiso sirité
 Drag rag
 Natiqui la filoc
Kloé djana louxé
Ati la gangori
Kloé lanariné
Fona ala ndriac
 Drag rag
 Natiqui la filoc
Sipiti skolinoc
Olini salimonde
Driac redisniac
Alivi sila guène
 Drag rag
 Natiqui la filoc

MOTS BAVARDS

Eclabet notri buruduc
Lolic lolirec lantaluze
Ambélibet fomefanfluc
Lourli lourci birebaluze

Glointer liliec zilactue
Enrex naxet exemflour
Ocicrite vegrillactue
Lexilatere exilivlour

FONTAINE

Oria – Oria – Liné – Dera - Nino
Liné deramino Padoc
Zali véroc deni à mino
Dina riva dani padoc

Bali bané o doria
Sali si ré deva rodal
Me si ra deva ridal
O Cariva doci cavé

Désécriture

Camille Bryen, Désécriture, Alès : éditions P.A.B., 1962, n.p.

18 x 33 cm, poème éponyme, 3 planches similaires de la même gravure sur papiers de couleurs différentes
40 et 10 exemplaires

Pour cet ouvrage, Bryen et P.A.B. choisissent un format une nouvelle fois inhabituel. Les 18 centimètres de haut et 33 de large, jouent sur la mise en page du poème mais également sur la composition des trois gravures, organisées chacune en triptyque, qui sont identiques mais tirées sur des papiers de couleurs différentes.

Antoine Coron précise dans son texte publié dans Bryen à revers que Camille Bryen parlait au sujet de ce livre, dans une lettre adressée à P.A.B. le 18 janvier 1962, d'une « dégravure » (Paris, Bibliothèque Nationale, Bibliothèque de France, réserve des livres rares).

DÉSÉCRITURE

Vide 1

A avant a
et si on
et si a
et si a était avant l'a
et si on était avant l'a
et si on avait l'a avec lui

un a en on
un a en si
un a si
un aon
deux a ? qu'est-ce qu'un a deux ?

deux a deux si
deux a deux si
deux à deux
desdeux
adeadeux si
deux à deux
deux a deux on
deux si deux on
un deux et si un

Un soir si à trois si endormi a endormi sur an a on
Un soir trois a deux si endormi un endormi deux
sur un a ou deux
endormi a on sur ondeux
Un vide deux à trois poches ou un ompoches à trois vides
ou un soir de poche unsideux
Deux vides ou un vide – on ou un vide un
Un vide – on et un vide-trois et un font à
trois a et 1 deux font vide

Vide 2

Un vide un plein
un plein un vide
un vide plein de pleins
un plein avec du vide autour du plein
un vide avec un plein autour du vide
un vide avec plusieurs pleins
un sans-vide avec un sans-plein
un enfant de vide adopté par un père plein
un vide avec son plein troué
un troué avec son empli plein
un anti-vide avec son anti-plein à trous
deux ou trois pleins sur deux à trois vides
avec leurs vides troués à plein

Vide 3

Qui écrit ? qui parle ?
Écrit écrit et ne parle pas
C'est Parle qui écrit Écrit ne peut plus écrire
C'est Écrit qui parle
C'est E qui crie
C'est Pas qui ne parle pas
Écrit n'écrit rien Parle ne parle pas
Mots bavards

Eclabet notri buruduc
Lolic lolirec lantaluze
Ambélibet fomefanfluc
Lourli lourci birebaluze

Glointer liliec zilactue
Enrex naxet exemflour
Ocierite vegrillactue
Lexilatere exilivlour

Lettre illettrée

Camille Bryen, *Lettre illettrée*, Paris : Brunidor, 1971, n.p.

17 x 22,5 cm, ill. d'une eau-forte de l'auteur

50 exemplaires numérotés

Lettre illettrée est imprimé le 22 décembre 1971, à Paris par les éditions Brunidor, dirigées par Robert Altmann. Il avait l'année précédente édité un livre d'art grand format, *Les Lettres écrites du Nouveau Mexique* de Michel Butor, en réponse à quatre gravures de Camille Bryen. Les trois hommes vont se répartir les mêmes tâches pour réaliser *Querelle des États* en 1973.

Cette publication se présente sous la forme d'une enveloppe qui renferme un feuillet plié. Celui-ci contient une gravure de l'auteur et un « jeu de lettres » bicolore (noir et rouge). La phrase « Ces vers de JEAN RACINE ont été déracinés de Bérénice pour une délecture dans un bain de consonnes inconsommables avec flottaisons de mots ignorés », est inscrite au bas de l'enveloppe.

JNPRPHOSJNP

JNBATJNPRP

JNPROMCORPR

JNPRPCHAMATE

JNRPNAS

JNRPHOS

JNPPBAT

JNRPOMCO

JNRPCHAMATE

JNRPNAS

HOSJNRP

BATNPRP

OMCONPRP

NASJNMPRP

Ces vers de JEAN RACINE ont été déracinés de Bérénice
pour une délecture dans un bain de consonnes inconsommables
avec flottaisons de mots ignorés

POÈMES ÉPARS

D.C.D.

Sur les crêtes les bleus crics croyant aux croix chrétiennes déchargent leurs esquifs symboliques. Viennent le soir et les marbres les arbres et les doigts mélancoliques et en ligne.

J'ai vu les pluies de filles-mères me dit Agora le mathématicien. Pour vous lucre fut ma réponse.

Alphonse Alphonse ne court plus sur les landes avec l'uniforme chapeau que tu sculptes. Agora est D.C.D.

La suite est bleue

Un doigt dans la bouche la bouche au téléphone et le téléphone enfoui sur les dentelles du buste en biscuit d'Alphonse. Honorine prostituée de bas étage tend sans attache ses bas et son âge elle n'en a plus aux baisers brise-bises des idées fixes.

Aurore-moi plus qu'avant ouvre la membrane caoutchouc cristallisée et bonbonnière ai l'air de dormir mes cheveux boivent tes yeux offerts. J'assouplis sur mon genou l'assoupissement amoureux et le colore. Instants charmants mais la Montagne se fit annoncer, on passa sa carte de visite on on ON toujours cet on qui fait tant d'actes idiots dans les journaux du matin.

L'ÉCHEVEAU DE NEIGE

Pour Jean Marembert

Aux tours de Saint-Sulpice il ne manque que l'aile du martyr déplacée d'un souffle.

Cette dame en noir respire l'air et l'accent d'un drame.

Des portes s'ouvrent d'autres souffrent elles ont les mêmes pènes.

Seuls les ours savent faire leur amour avec âme.

Si les étoiles dorment à qui se fier.

L'ANTI-DAPHNÉ

Idylle

I

Aussi folles et douces, Anne et Thérèse
Qui me présentent l'incendie et la moisson
Comme le paradis entrelardé d'enfer
La joie de l'amande dans l'angoisse

Que continuent à se perdre les pluies de feu
Les rochers livides les végétations noires du cœur
Ta lueur est ma lueur à main
Ton œil bulle du sang éclaté parvenu à mon cœur

Les lisières de la forêt massacrent les endormies
dans les écorces de larmes
As-tu mal ou bien de couvrir eau couvrant
les pierres de ton corps
Clé ouvrant la porte de ton corps
mon écorce de larmes étant toi
sous cet oiseau de verdure

Dans les pas des arbres s'arrêtent les forêts de mon amour
aussi folles et douces de ciel
Calme les filets de sang des ongles de ma chair

Le regard animal des racines qui louchent
à la lune et vous endorment longuement
du dialogue des arbres qui muent
de l'aubier des lèvres blanches cuisses d'ailes

L'image de deux flammes s'enlacent
au chevet de la forêt
quand les chiens de peur se couchent
dans les yeux morts et que je surprends
les phases des promenades

II

Décalcomanie d'ombre
vous usez la lumière à l'infini
et vos fruits mécaniques de seins en fleurs
vos cheveux ont ces clartés vertes de l'heure sans espace
vos jambes de lianes sont abstraites
nageant dans les écorces des miroirs
Et le soir vous glissez sous les portes
et vous faites ce bruit de bois sauvage
dans une clairière sauve
de ma mémoire de vous

III

Antidaphné noire et osée
comme une aurore aux filets de chair de mes nuits
Tu uses les heures comme un réveil de la femme
glace de feu ou comète du soleil de nuit
Antidaphné
dont les chairs souverainement végétales
te suivent dans les cavernes inventées de mon désir
Attaché à ton arbre flagellée de lune
invisible baignée de l'opium du jour
m'entends-tu quand je gratte le sol
de mon pied rigide

Toi la plus fraîche d'être à nous
Le soleil souterrain mûrit ton cœur de fougère
Les lauriers de nos lèvres unies
couronnent les chairs d'un nouvel amour

JE METS LE MASQUE...

Je mets le masque pour être entre
dehors et dedans
seul et lié

Le masque de pierre pour
être sans oreille et sans yeux

Le masque de plume pour être
air et vol

Le masque de chair pour être sang et sexe

Le masque d'os pour être arbre et pierre
le masque d'âme
pour démasquer
le masque d'être

ENTRÉE DE WOLS

Des photos aux dessins des circuits du cœur
c'est la même aventure de sang étoilé.

C'est là

Comme l'éclatement dialectique des graines
en fleurs et en fruits,

comme la succession des générations
chez les termites d'après Frobenius,

comme les taches sur les peaux
les mers et les étoffes civilisées

Comme les paysages blessés d'éclairs
comme les petites villes du soir au coin
des paupières – souvenirs

Comme les pierres de nuit

Là comme l'écriture d'un homme
peuplé par l'unité du monde
qui joue dans la chair de sa vie.

LE SANG EN VACANCES

Merz Merz Monsieur Schwitters
Le sang veut s'en aller merzer en l'air
hors de son petit gilet de peau
Merz merz Monsieur Schwitters
Pour sortir il tire le cordon
Il tire le cordon de l'artère
Pour s'en aller merzer en l'air
Bon sang de bon sang

Merz Merz c'est le vieux sang
des animaux et des anémies
des moineaux et des oisifs
et des petits poissons endormis
dans leur lit de rivière
Il veut aller merzer dans l'air
Monsieur Schwitters

L'assassin est sans sang
et le petit enfant naît sans sang
Et le soldat ne le verse plus pour son pays
De sa blessure sort un petit drapeau blanc
Il est allé merzer dans l'air
Bon sang de bon sang

Monsieur Schwitters se promène
Boulevard du sang pareil
avec son éventail d'os
et son chapeau d'os
et Merz en passant salue
les autres pas – sang
Sur le Boulevard du sang pareil
Monsieur Schwitters Monsieur Schwitters
Le sang s'en va merzer dans l'air

L'ART NAISSANCE

Si la fin te recommence
tirant le cordon du son
Est-ce fissure ou comédon ?

– La voyelle te regarde
La consonne est en hérisson
tourneboulons dans le oui non

sciure de moi
la connaissance
Séchant le suint du hasard
– suinter suer mouiller
ce buvard et ce feuillet

Il va dérouler sa peau
Entre l'air et entre l'os

LANGUE D'OISEAU

Clique tique et claque
Si ta glotte est une cloche
Tire en langue le métal
Métallisant le vieux choc
 En moelle de minéral

Vibre en sueur la fumée
Sous le marteau vertébral
Des mots poilus sans idées
Sonne le glas des trouées

Dans les veines d'un caillou
Coule le sang du gris loup

Dragon du gang du sang
Déshominant verboyant
Découds ta peau de serpent

POAIME AU PARALLOÏDRE

André Martel tu martailises
En collant des ailes aux mots
Tu fais s'envoler nos cerveaux
Tout autour de ton bateau-livre
Voguant dans les cieux amentaux
Dont tu es le mathurin beau
Découds ta peau de serpent

ANTISYPHONAIRE

À Jersey VICTOR HUGO
mettait hors la loi les tables
Evoqué aux DEUX MAGOTS
PICABIA mit aussitôt
un syphon en 100 morceaux
Conjuguant leur inexplicable
Picabia Victor Hugo
peignaient le même tableau

QUI GRAVE QUOI

La gravure est pour moi une négation créatrice
l'envers donnant un endroit
aussi quelle tentation de programmer l'inconnu
par un graphisme sans signification
et de livrer cet acide programme organique
aux machinations des acides minéraux
Ainsi existent maintenant ces multiples et solitaires
provocations à regarder l'absurde en face
que sont pour le moins mes gravures
En ce temps du crépuscule du signifiant
et de l'excitation perpétuelle des infinies hypothèses
il me serait réconfortant si mes travaux gravés
pouvaient donner le goût de ressentir l'inconnu
non plus comme une proie pour le connu
mais comme une visite abhumaine
Le mot de passe étant bien sûr
puisque la connaissance n'est qu'une réduction
de chevaucher l'énigme pour féconder le vent